

L'Initiation Traditionnelle

Numéro 4 de 2017

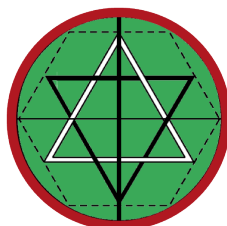
Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur les Mysticismes Européens) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



Hermès par Evelyn De Morgan (1855-1919)

**En référence aux articles « Hermès Trismégiste et l'hermétisme chrétien, une esquisse »
de Valérie Thorin et « Dialogues sur Hermès, chemins buissonniers »
de Éric Auzanneau et Marie-Dominique Massoni**



**Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 4 de 2017
Octobre, novembre & décembre 2017**

L'Initiation Traditionnelle

7/2 résidence Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie

Téléphone (entre 9h et 18h) :
01 47 81 84 79

Courriel :
yvesfred.boisset@papus.info

Sites Web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.papus.info (site des amis de
la Revue L'Initiation)

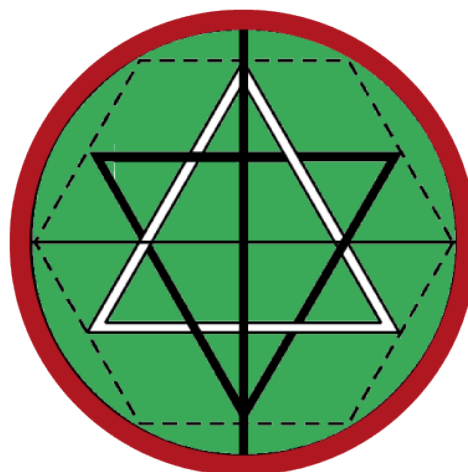
ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteurs en chef adjoints :
Christine Tournier, Bruno Le Chaux
Rédactrice adjointe :
Marielle-Frédérique Turpaud

Les opinions émises dans les
articles que publie **L'Initiation
Traditionnelle** doivent être
considérées comme propres à leurs
auteurs et n'engagent que leur
responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne
répond pas des manuscrits
communiqués. Les manuscrits non
utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de
traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.



Sommaire du numéro 4 de 2017

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Éditorial, par Yves-Fred Boisset	1
Hermès Trismégiste et l'hermétisme chrétien, une esquisse, par Valérie Thorin	3
Quelle action juste pour l'Homme dans ce monde moderne ? Faire sa part. par Delphine Dauphin	26
Témoignage, par Robert Delafolie	31
Apollonius de Tyane, par Bertrand de Maillard	42
La femme martiniste et l'initiation des femmes, par Adrienne Servantie-Lombard	59
Dialogues sur Hermès, chemins buissonniers, par Eric Auzanneau et Marie-Dominique Massoni	67
Les livres et les revues	86

Au cours de l'année 2017 qui s'achève, notre revue a accordé une large place à la considérable étude que Robert Amadou a consacré au *Traité de la Réintégration* de Martines de Pasqually. Vous avez dû recevoir en ligne le numéro spécial consacré à cette étude et préparé par Bruno Le Chaux avec beaucoup de soin et de rigueur. Je l'en remercie de grand cœur.

Seul, Robert Amadou était capable d'entreprendre et de conduire une analyse fine et poussée de ce « Traité » dont la lecture difficile et inaccessible au grand nombre a découragé plus d'un chercheur. Robert est entré (presque par effraction) dans la pensée de Martines, a établi avec lui une espèce de dialogue permanent qui lui a permis de surmonter les obstacles qui se dressent au long de son œuvre.

Communier avec la pensée de Martines jusqu'à confondre son verbe avec le sien, percer l'obscurité d'un style et en faire jaillir la lumière éclairant « l'Homme de Désir », dévoiler au grand nombre les arcanes sacrés d'une tradition vivante et impérissable, voilà ce dont nous sommes redevables à Robert Amadou.

Mais, Robert, ne t'en va pas. Nous avons encore besoin de toi, de tes connaissances et de la générosité de tes travaux. Au cours de l'année qui vient à nous, c'est-à-dire l'an 2018, nous avons décidé (et à la requête de nombreux lecteurs parmi nos plus fidèles) d'étaler sur les quatre livraisons annuelles l'étude de l'œuvre et de la pensée de Louis-Claude de Saint-Martin, disciple de Martinez, d'une part, et de Jacob Boehme, d'autre part. Ce qui nous conduira tout naturellement à évoquer largement le *Théosophe de Görlitz*, une grande figure incontournable de notre Tradition.

Pour l'heure, en ce dernier numéro de l'an 2017, nous avons tenu à rendre hommage à quelques auteurs que nous avons eu la joie et l'honneur de publier il y a plusieurs années. Certains d'entre eux ont, hélas !, disparu.

*Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.*

*La Direction, la Rédaction et l'Administration de
« L'Initiation Traditionnelle » vous présentent
leurs meilleurs vœux pour la nouvelle année :
Amour, Bonheur et Paix pour tous ;
ce sont les trois garants de la Sagesse.*



Hermès Trismégiste (cathédrale de Sienne)

Hermès Trismégiste et l'hermétisme chrétien, une esquisse

par Valérie THORIN,

titulaire d'un master en théologie de l'université de Genève

L'hermétisme peut être à juste titre considéré comme l'un de ces courants sous-jacents qui traversent la culture occidentale sans jamais parvenir à être clairement identifiés. Il n'a jamais représenté quelque chose d'important, au sens où il n'a pas eu de conséquence majeure comme l'émergence d'un mouvement, d'un personnage emblématique qui s'en serait fait le chef de file et aurait entraîné à sa suite de nombreux fidèles. Il n'a donc pas fait naître une Église, ni suscité la production d'une littérature abondante, mais il n'est pas pour autant tombé complètement dans l'oubli. Certes, sa réapparition remarquée à la Renaissance en a fait une (petite) facette à l'intérieur des mouvements ésotériques présents en Occident à cette époque, mais il existe trois « voies » de transmission qui attestent de son appartenance aux traditions du Moyen Âge : les pères de l'Église, la traduction latine de l'*Asclépius* et les textes traduits de l'arabe en latin. Le côté « sulfureux » du *Corpus Hermeticum* – on y parle à certains endroits de magie, d'alchimie, de théurgie – l'a fait très fermement condamner, notamment par Augustin en 415. C'est peut-être pour cette raison qu'il est resté dans les mémoires, sans pour autant y tenir une place prépondérante, jusques et y compris à la période moderne, si rationnelle. Après une présentation de l'auteur et un essai de datation, nous verrons dans une présentation la plus chronologique possible, comment et par qui ont été transmis ces textes au Moyen Âge, le genre littéraire auquel ils appartiennent ainsi que les différentes catégories dans lesquelles ces traités peuvent être classés. Puis nous nous intéresserons aux textes eux-mêmes pour en élaborer l'analyse descriptive et, en particulier, au contenu de l'un d'entre eux, le *Poimandrès*¹ (Poimandrhj) ou Traité I du *Corpus Hermeticum*, qui a longtemps donné son titre à l'ensemble du corpus. C'est aussi le premier des traités philosophiques. Nous terminerons par une évaluation critique des liens qui peuvent être établis entre l'hermétisme et le christianisme des premiers siècles.

¹ HERMES TRISMEGISTE, *Corpus Hermeticum*. Tome 1, *Poimandrès*. Traités I-XII ; éd. Arthur D. Nock et André-Jean Festugière, tr. André-Jean Festugière, Éditions les Belles Lettres, Collection des universités de France, Paris 1946, rééd. 1991

Un auteur mystérieux

Dès le premier abord, Hermès Trismégiste est un mystère. Mystère d'abord quant à sa personne : qui est-il ? Un prêtre égyptien ayant vécu dans la plus haute antiquité ? Un prophète prévoyant la venue du Christ puisqu'il parle du Fils de Dieu et du Verbe ? Un mage et un thaumaturge ? Son nom, en grec Ἑρμῆς ὁ Τρισμέγιστος, signifiant « Hermès le trois fois très grand », lui confère immédiatement une imposante stature... En réalité, il s'agit d'un pseudonyme pour un ensemble de rédacteurs. La preuve en est donnée très tôt par Jamblique (né vers 242 – mort en 325) : « *Le dieu qui préside à l'éloquence, Hermès, passe à bon droit depuis longtemps pour être commun à tous les prêtres ; et cet unique protecteur de la vraie science des dieux est le même toujours et partout, celui-là précisément auquel nos ancêtres, eux aussi, dédiaient les inventions de leur sagesse, en mettant sous le nom d'Hermès tous leurs écrits à eux².* » La critique textuelle effectuée par André-Jean Festugière³ sur la trentaine de manuscrits qu'il a étudiés prouve l'existence de plusieurs strates éditoriales. Son étude très fine est basée sur les erreurs de copie, les corrections et de nombreux éléments syntaxiques qui lui permettent d'ébaucher une histoire du texte. Le « personnage » auteur n'a pourtant jamais cessé d'intéresser, jusqu'au psychiatre et essayiste suisse Carl Gustav Jung, qui le qualifie ainsi : « *l'une des figures les plus remplies de contradictions du syncrétisme hellénistique, duquel sont émanés les développements décisifs de l'Occident : Hermès est un dieu des révélations et, dans la philosophie naturelle du haut Moyen Âge, rien de moins que le Noûs créateur du monde⁴* », ce « Noûs » est justement ce concept d'archétype ancré dans l'inconscient collectif auquel Jung a consacré une grande partie de son œuvre.

Une œuvre mystérieuse

Mystère ensuite quant aux écrits qui sont attribués à Hermès Trismégiste. Le titre de *Corpus Hermeticum* désigne un ensemble disparate de textes pseudépigraphiques. Leur nombre reste incertain.

² JAMBLIQUE, *Les mystères d'Égypte*, Éditions Les Belles Lettres, Paris, 1993, ch. I, page 1.

³ HERMES TRISMEGISTE, Op. cit. Tome I, pages XII et XIII

⁴ Carl Gustav JUNG, *Les racines de la conscience*, Paris 1971, p.127

Eugenio Garin parle de quatorze traités. Spécialiste de la Renaissance, celui-ci se réfère au manuscrit *Laurentianus 71.33* : « *Ce codex, qui date de 1460, est un recueil où, parmi les écrits de Proclus et d'Alexandre d'Aphrodise, on trouve les quatorze premiers traités du Corpus Hermeticum* », écrit-il⁵. C'est cet ouvrage que Marsile Ficin a traduit en 1463, l'un des codex le plus ancien avec le *Parisinus gr. 1220*, du milieu du 14^e siècle, que mentionne André-Jean Festugière⁶ dans sa liste de manuscrits. Ce dernier a établi dix-sept traités cohérents en grec, auxquels s'ajoute un texte en latin, l'*Asclépius*.

Clément d'Alexandrie mentionne dans ses écrits une collection de trente-six livres philosophiques et de six livres traitant de médecine : Les livres d'Hermès, d'une absolue nécessité, s'élèvent donc à quarante-deux. Sur ce nombre, trente-six renferment la philosophie des Égyptiens que doivent connaître dans toutes ses parties les prêtres dont il vient d'être question. Les six autres livres sont du domaine des Pastophores. Ils ont pour objet la médecine et se subdivisent ainsi : organisation humaine, maladies, instruments, remèdes, affections des yeux, maladies particulières aux femmes. Sans entrer ici dans de plus longs détails, tel est l'ensemble de la philosophie égyptienne⁷.

Verbrugghe et Wickersham⁸ citent la présence, dans les *Mystères d'Égypte* de Jamblique, d'une collection de 20 000 livres d'Hermès Trismégiste qu'un certain Seleucos d'Alexandrie aurait copiée, et même de 36 525 livres cités par Manéthon de Sebennytyos dans son *Histoire d'Égypte*.

Notons ici que nous avons pris pour base de travail le texte actuellement le plus communément diffusé, à savoir celui établi par Festugière, soit les dix-sept traités en grec et l'*Asclepius* en latin comme constituant le cœur du *Corpus Hermeticum*.

⁵ Eugenio GARIN, *Hermétisme et renaissance*, Éditions Allia, Paris, 2001, p.8

⁶ HERMES TRISMEGISTE, *Op. cit.* Tome I, introduction pp. XI et XII.

⁷ Titus Flavius CLEMENT D'ALEXANDRIE, *Stromata*, Livre VI, ch. 4, <http://remacle.org/bloodwolf/eglise/clementalexandrie/stromates6.htm#IV>

⁸ Gerald P. VERBRUGGHE, John M. WICKERSHAM, *Berossos and Manetho, Introduced and Translated. Native Tradition in Ancient Mesopotamia and Egypt*, The University of Michigan Press, Ann Arbor, 1996, p.182

Sur le plan du genre littéraire, les traités sont présentés le plus souvent sous la forme de dialogues. Mais on trouve également des visions en songe ou en extase, des récits narrant la découverte d'un écrit caché dans un temple (comme le grand-prêtre Hilqija dans le second Livre des rois (2R 22,8-10) après que Josias a ordonné de réparer le temple) ou un tombeau, soit une transmission par lettre ou par testament. Des formes diverses qui rendent difficilement identifiable l'origine précise des fragments, comme l'estime Jean-Pierre Mahé : « *concernant le fait essentiel, c'est-à-dire l'origine du genre, nous sommes condamnés à rester dans l'incertitude*⁹. »

Les textes hermétiques peuvent toutefois être divisés en deux catégories distinctes. La première est constituée par les textes réputés les plus anciens et contient les écrits relatifs à l'astrologie, la magie, l'alchimie et autres « sciences traditionnelles » et occultes, dites aussi « pseudo-sciences ». L'autre rassemble les textes philosophiques et théologiques ainsi que quelques réflexions d'ordre scientifique : problèmes du mouvement, du vide, du temps, de l'éternité, de la régénération de la nature et de l'univers. C'est ce que Festugière appelle « l'hermétisme savant ». Les catégories ne sont toutefois pas « hermétiques » (!) car des traces d'astrologie existent dans plusieurs traités appartenant à cet hermétisme savant, et il y a des références à l'alchimie dans les traités XXIII à XXVII des fragments de Stobée, intitulés Korh Kosmou (Koré Kosmou, Pupille du monde), titre mentionné plus particulièrement pour le traité XXIII. Sous la forme d'un dialogue entre la déesse égyptienne Isis et son fils le dieu Horus, celle-ci lui explique, par l'intermédiaire d'Hermès, la création du monde, la descente des âmes à l'intérieur des êtres humains et leurs destinées.

Dans son étude, Jean-Pierre Mahé estime que certains traités « *présentent des analogies si frappantes avec certains écrits gnostiques qu'ils ont très vraisemblablement été rédigés sous leur forme actuelle au second siècle de notre ère*¹⁰ ». Il établit lui aussi une distinction de date entre les textes philosophiques, qu'il estime « postérieurs » aux textes d'astrologie et de sciences occultes. Ce que confirme André Nock, qui

⁹ Jean-Pierre MAHE, *Hermès en Haute-Égypte. Les textes hermétiques de Nag Hammadi et leurs parallèles grecs et latins*. Éditions Presses de l'université Laval, Québec, 1978, Tome 1, p.6

¹⁰ Jean-Pierre MAHE, *op.cit.*, p.7

écrit, dans sa préface à la traduction de Festugière, que « *les plus anciens documents qui en soient connus, et qui peuvent remonter jusqu'à la première moitié du 2^e siècle avant J.-C., ont trait aux doctrines astrologiques*¹¹ ». Dans son introduction, Festugière cite quant à lui les travaux de plusieurs chercheurs établissant les strates éditoriales, dont les plus récentes dateraient de la fin du 3^e siècle, plaçant également un certain nombre de textes dans des recueils de prières chrétiennes probablement destinés à un usage privé.

Les matériaux sont très hétérogènes : à côté de textes remarquables et particulièrement inspirés figurent des textes plus plats et répétitifs, ainsi que de nombreuses exhortations au salut. D'où le qualificatif de « syncrétisme » attribué à l'hermétisme par Arthur Nock : « *Il n'apportait pas d'idées nouvelles. C'était plutôt une mosaïque d'idées anciennes*¹² ». Il existe toutefois entre ces deux groupes de textes une certaine unité d'intention qui, comme le rapporte Mircea Eliade, « *rappelle les rapports entre le taoïsme philosophique et le taoïsme populaire*¹³ », c'est-à-dire quelque chose comme le rapport existant entre la théorie et la pratique, la théorie ayant toutefois été établie après la pratique, en l'occurrence.

La présence d'éléments ayant trait à la philosophie grecque populaire, platonisme et stoïcisme, ainsi que des influences venues du judaïsme et de la sagesse persane placent le *Corpus* dans le monde gréco-romain des premiers siècles de notre ère. La *Pax Romana* avait permis le développement des voies de communication qui permettaient alors une intense circulation des idées et de la culture. La curiosité intellectuelle additionnée à une certaine lassitude vis-à-vis de la dialectique grecque peut avoir poussé les philosophes vers la recherche d'idées nouvelles, d'une compréhension renouvelée du monde et de ses réalités que l'état des connaissances n'était pas en mesure de leur fournir. Rien de plus normal qu'ils se soient tournés vers des approches plus mystiques et magiques. La « raison hellène » n'étant pas parvenue à donner du sens au monde et à la vie, on partait à la recherche d'une voie plus intuitive pour tenter d'expliquer le mystère de la vie, la raison d'être du monde et l'appréhension du divin. On perçoit ce mouvement à travers les dialogues entre le maître et son disciple, qui s'achèvent souvent en une sorte

¹¹ Arthur Darby NOCK, préface in André-Jean FESTUGIERE, *Corpus Hermeticum*. Éditions Les Belles Lettres, Paris, 1946, rééd. 1991, Tome 1, p.10

¹² Arthur Darby NOCK, *Op., cit.* Tome 1, p 5

¹³ Mircea ELIADE, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Paris, rééd. 2004, Tome 2, p.283

d'élan extatique qui débouche sur une louange à Dieu. Le disciple reconnaît qu'il a reçu la connaissance et en témoigne par une action de grâce. C'est l'attitude, le mode de vie que s'impose le disciple, à savoir ascèse, piété et contemplation du cosmos qui permet la manifestation du divin, lequel révèle alors à l'homme une explication en forme de récit.

1. *A priori*, les 2^e et 3^e siècles de notre ère sont donc les hypothèses les plus fréquentes avancées actuellement par les chercheurs, abandonnant l'hypothèse avancée par exemple par Louis Ménard, au 20^e siècle, lequel penchait pour le 1^{er} siècle en s'appuyant sur les analogies sémantiques et textuelles existant entre le récit de la création du monde dans *Poimandrès* et celui décrit au premier chapitre de l'Évangile de Jean : « *Il est très probable que le Poimandrès et l'Évangile de saint Jean ont été écrits à des dates peu éloignées l'une de l'autre, dans des milieux où les mêmes idées et les mêmes expressions avaient cours, l'un parmi les judéo-grecs d'Alexandrie, l'autre parmi ceux d'Éphèse*¹⁴. » Selon lui, le milieu de production aurait été les Judéo-Grecs d'Alexandrie : « *Ce qui semble certain, c'est que le Poimandrès est sorti de cette école des thérapeutes d'Égypte*¹⁵ ». À l'appui de cette opinion, Ménard citait Philon d'Alexandrie :

« *Dans l'étude des livres saints, ils traitent la philosophie nationale par allégories, et devinent les secrets de la nature par l'interprétation des symboles.* » Cette phrase, qui s'applique si bien au système allégorique de Philon lui-même, fait songer en même temps à la cosmogonie de *Poimandrès*, quoique les textes bibliques n'y soient pas invoqués comme autorité. On y pressent déjà les systèmes gnostiques qui sortiront d'une combinaison plus intime du judaïsme et de l'hellénisme¹⁶.

Pérégrinations du texte

Dispersé, il semble que ce soit au cours de la période byzantine que le *Corpus Hermeticum* a été rassemblé à nouveau en collection. Celle-ci était répandue dans l'antiquité tardive, puisque Jean Stobée (dont nous n'avons pas les dates mais qui a vécu dans la seconde moitié du 5^e siècle), doxographe et compilateur grec, l'avait placée dans son

¹⁴ Louis MENARD, *Hermès Trismégiste, traduction complète, précédée d'une étude sur l'origine des livres hermétiques*. Paris, 1910, page LI.

¹⁵ Louis MENARD, *op.cit.*, p.LIII

¹⁶ *Ibid.* p.LIII

*Florilegium*¹⁷, un ensemble destiné à l'éducation de son fils. Au 11^e siècle, Michel Psellus (1018-1078), homme politique byzantin et érudit, qui a beaucoup écrit sur de nombreux sujets, connaissait cette collection. Dans son travail sur les manuscrits grecs, Festugière mentionne à de nombreuses reprises des remarques sur différentes variantes textuelles pouvant être issues de copies passées entre les mains de Psellus. Les fragments de textes issus de Stobée sont ceux collectés par Arthur A. Nock, traduits du grec par Festugière dans les années 1950¹⁸.

Des fragments de textes hermétiques ont aussi été préservés dans les écrits des pères de l'Église. On en trouve chez Tertullien (né entre 150 et 160 et mort en 220), mais surtout chez Lactance (250-325) qui, dans son *De Divinis Institutionibus*¹⁹ en fait le prophète païen de la révélation chrétienne. Augustin (380-430) mentionne le texte latin de l'*Asclépius* dans *La Cité de Dieu*²⁰.

Notons ici que le traité intitulé *Asclépius*²¹, a son histoire personnelle. Il existe en effet un *Asclépius* en latin qui, selon Mahé, est « *une compilation chronologiquement antérieure au Corpus Hermeticum* ». En effet, l'auteur latin n'aurait pas traduit le texte grec, intitulé *Logoj Teleioj* (*Logos Teleios*, Discours parfait) mais l'aurait adapté. La différence de contenu est attestée par des fragments en langue copte trouvés dans la bibliothèque de Nag Hammadi (au total, trois écrits du codex VI) qui s'accordent plutôt avec les quelques fragments grecs parvenus jusqu'à nous qu'avec le texte latin, notamment en ce qui concerne la *Prière d'action de grâces*. Cela vient conforter par ailleurs l'opinion selon laquelle il existe plusieurs strates éditoriales et que certains textes ont été placés dans des recueils de prières.

Au 9^e siècle, on a faussement attribué à Apulée de Madaure cette traduction en latin et elle a été incluse dans ses ouvrages, avant d'en être

¹⁷ JEAN STOBEE, *Joannis Stobaei Florilegium, ad manuscriptorum fidem emendavit et supplevit*, Thomas Gaisford, Oxford, 1822

¹⁸ HERMES TRISMEGISTE, *Corpus Hermeticum*. Tome 3 : *Fragments extraits de Stobée I-XXII*, Éditions Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, Paris 1954, rééd. 2002 et *Corpus Hermeticum*. Tome 4 : *Fragments extraits de Stobée XXIII-XXIX. Fragments divers*, Éditions Les Belles Lettres, Collection des universités de France, Paris, 1954, rééd. 2002

¹⁹ LACTANCE, *De divinis institutionibus*, livre I, §6 - livre IV, §6 - livre VIII, §18

²⁰ AUGUSTIN, *La Cité de Dieu in Confessions*, Livre VIII, chap. 23-26, Livre numérique http://jesusmarie.free.fr/augustin_cite_de_dieu_livre_8.html

²¹ HERMES TRISMEGISTE, *Corpus Hermeticum*. Tome 2, Traités XIII-XVIII. *Asclépius*; éd. Arthur D. Nock et André-Jean Festugière, tr. André-Jean Festugière. Éditions Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, Paris 1946, rééd. 1992

retirée. C'est elle qui a été lue par Augustin et qui est citée par lui. Ce texte décrit la religion des Égyptiens et explique par quels rites et quelles opérations magiques ceux-ci attirent les puissances cosmiques à l'intérieur des statues de leurs dieux. D'où la condamnation ferme émise par l'évêque d'Hippone ! Il étudie également les « trois vivants » : Dieu, le monde et l'homme, insistant sur la position à la fois intermédiaire et centrale de ce dernier dans la hiérarchie des êtres vivants, et mêlant philosophie et sciences occultes. Ce traité est celui qui montre le plus de strates éditoriales. Pour Sylvain Matton, docteur en philosophie et attaché de recherche au CNRS : *« il n'est pas certain que cet ouvrage soit dû à un même auteur. On a voulu y voir la juxtaposition d'au moins quatre traités distincts ; il s'agit plutôt d'une manière de patchwork, où l'auteur compile toutes sortes de documents hermétiques, mais en donnant à son ouvrage une unité substantielle quoique souvent assez lâche²². »*

Quoi qu'il en soit, ce que Mircea Eliade qualifie de « littérature populaire » ne doit pas être sous-estimé. « Elle a inspiré l'Histoire naturelle de Pline et le Physiologus²³ », écrit-il, et l'on retrouve les mêmes éléments de correspondance entre microcosme et macrocosme jusque chez le médecin et astrologue suisse Paracelse (1493-1541), chez John Dee (1527-1608), mathématicien, astronome et géographe britannique, également alchimiste et occultiste et jusque chez Isaac Newton (1643-1727), fameux physicien, mathématicien et astronome, qui ne détestait pas, lui non plus, l'alchimie.

Mais c'est bien avant cela que les traités d'Hermès Trismégiste manquent de tomber dans l'oubli. En 529 l'empereur Justinien ferme l'académie d'Athènes. Cette décision représente, pour les historiens, l'acte symbolique de clôture de l'antiquité. Si les traités ne disparaissent pas complètement de la culture occidentale, c'est justement parce qu'ils avaient été cités par les pères de l'Église et également parce que quelques clercs arabes ont continué à cultiver l'image d'un sage égyptien nommé Hermès et que nombre d'entre eux vont continuer à s'intéresser aux opérations magiques et alchimiques et à l'astrologie.

Ils feront leur retour sur la scène intellectuelle européenne à la Renaissance. À la demande de Laurent de Médicis, Marsile Ficin (1433-

²² Sylvain MATTON, article « Hermétisme », in Encyclopedia Universalis, Edition sur CD Rom 2011.

²³ Bestiaire chrétien de l'antiquité, qui a eu une influence considérable au Moyen Age.

1499), poète et philosophe italien, va en faire une traduction de grec en latin en 1463. Pour cela, il se sert d'un manuscrit rapporté de Macédoine par un certain Léonard, moine de Pistoia, connu sous le nom de Léonard de Macédoine. Ce codex, que nous avons évoqué plus haut, est intitulé *Laurentianus 71.33* car il est conservé à la Biblioteca Laurenziana de Florence (Italie). Il date de 1460 et comprend les traités I à XIV, des écrits de Proclus et d'Alexandre d'Aphrodise. Il aurait appartenu à Angelo Ambrogini (dit Ange Politien), humaniste italien, qui fut par ailleurs précepteur des fils de Laurent le Magnifique, d'où l'intérêt de ce dernier, notamment pour « le plus divin » des textes d'Hermès Trismégiste, à savoir le *Poimandrès*. Ce texte sera traduit en italien en septembre 1463 par Tommaso Benci, poète italien lui aussi et disciple de Marsile Ficin. Il existe une autre version de cette histoire : Marsile Ficin dirigeait « une sorte d'académie platonicienne » à Florence, fondée par Cosme de Médicis et c'est ce dernier qui aurait demandé à Ficin de traduire Hermès Trismégiste en latin.

Quoi qu'il en soit, sous le titre *Pimander, de potestate et sapientia Dei*, le recueil latin va constituer, dans l'Italie de la Renaissance, une sorte de prologue au renouvellement de la pensée philosophique et religieuse. La traduction italienne sera imprimée un siècle plus tard, en 1548. Dès lors, au cours du 16^e siècle va circuler un corpus de textes hermétiques accompagnés d'autres écrits dits « hermétisants », tous traduits par Ficin. Il y a la *Lettre à Porphyre* attribuée à Jamblique mais probablement due plutôt à son école, un texte « magique » de Proclus revu par Psellus, *Poimandrès* et *Asclépius*, le tout accompagné de dédicaces de Ficin et de commentaires de Jacques Lefèvre d'Étaples (1450-1537), théologien et humaniste français. On le voit, Ficin a beaucoup contribué à la réputation d'Hermès Trismégiste. Estimant qu'il s'agit d'un prêtre ayant vécu dans la plus haute antiquité, il le considère comme le premier des théologiens : « Parmi les philosophes, il fut le premier à se tourner des questions physiques et mathématiques vers la contemplation du divin ; le premier à parler avec une grande sagesse de la majesté de Dieu, de l'ordre des démons, des vicissitudes des âmes. Et c'est à cause de cela qu'il fut appelé le premier théologien²⁴. »

Au fil du temps et des recherches, sont réapparus en Europe et dans le monde méditerranéen des bribes de textes hermétiques, notamment ceux qui avaient été conservés dans une traduction arménienne depuis

²⁴ Eugenio GARIN, *Op., cit.*, p.16

le grec au 6^e siècle. Dans la seconde moitié du 20^e siècle, trois papyri ont été redécouverts dans des archives et des bibliothèques où ils gisaient, ignorés : deux à Vienne et un à Oxford.

Tous ces éléments datent Hermès Trismégiste sans qu'il soit possible, on le voit, de fixer une période très précise. Festugière, statuant sur les différentes copies manuscrites conclut :

Certains textes anciens, d'emploi courant pour la religion ou l'éducation, furent constamment copiés, plus sans doute en un temps qu'en l'autre mais, dans une certaine mesure, à toutes les époques. D'autres ne furent copiés qu'aux temps où ils excitaient l'intérêt. Les *Hermetica* jouirent, depuis le 11^e siècle, d'une popularité croissante qui atteignit à un point extrême à partir du 15^e siècle²⁵.

Analyse descriptive du *Poimandrès*

Examinons maintenant un texte hermétique en particulier, afin d'en déterminer la portée. Nous avons donc choisi le *Poimandrès*, qui appartient à la catégorie des textes philosophiques. Ce nom est attribué par l'auteur au « Noûs de la souveraineté absolue ». D'après Sylvain Matton, il serait dérivé de l'égyptien ou du copte P-eime-n-ré (connaissance du dieu soleil Rê) ou du grec ποιμήν ἀνδρῶν, signifiant alors « berger des hommes ».

Il peut être divisé en quatre parties : la première est une introduction, brève, où l'on voit apparaître Poimandrès lui-même en tant que personnage, à qui l'auteur, Hermès, se mettant en scène, demande « la révélation » [1-3²⁶]. Cette révélation [4-26], qui constitue la deuxième partie du traité, est elle-même divisée en trois parties : cosmogonie [4-11], anthropologie [12-23] et eschatologie [24-26]. La troisième partie détaille la mission apostolique du prophète [27-29] et le traité se clôt sur une prière finale, quatrième partie [30-31].

La révélation est évidemment ce qui est le plus intéressant et représentatif dans ce traité. La théorie cosmogonique expliquant la formation de l'univers par séparation des ténèbres et de la lumière, la

²⁵ HERMES TRISMEGISTE, *Op. cit.*, tome I, Introduction, p.XV

²⁶ Nous indiquons entre crochets les numéros des paragraphes du texte *D'Hermès Trismégiste : Poimandrès, Traité I*, in HERMES TRISMEGISTE, *Corpus Hermeticum*, Tome I - *Traité I-XII*, Texte établi par A.D. Nock et traduit par A.-J. Festugière, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 1991, 7^{ème} tirage revu et corrigé.

transformation de l'obscurité en nature humide puis l'apparition hors de cette nature humide des deux éléments supérieurs, à savoir l'air et le feu, qui sont une expression du mythe de la création tel qu'on le trouve dans le *Timée* de Platon, ou en Genèse 1 et 2. Notons au passage que Marsile Ficin, dans son commentaire de sa propre traduction, avait été frappé par la ressemblance entre ce texte et Gn 1s. C'est pourquoi les chercheurs s'accordent à reconnaître ici l'influence du judaïsme hellénisé, même si leurs opinions divergent sur l'étendue de ces emprunts. Dans notre traité, le sort des éléments primordiaux est davantage détaillé : l'eau et la terre restent mélangés et sont mis en mouvement par le Verbe (logoj agioj). Hermès Trismégiste affirme que le Noûs, dont le lecteur a fait connaissance dès l'introduction, est le Dieu Père et le Verbe est son Fils. Nous pourrions interpréter le texte d'une autre façon : le Verbe s'apparente à l'Esprit saint, car il se mêle plus tard à un second Noûs qui lui, pourrait s'apparenter au Fils...

Revenons au récit : la lumière, issue du feu, s'organise en « un monde de puissances innombrables », autrement dit d'étoiles. Le feu, dès lors, occupe une position stable : c'est le soleil. Il y a ensuite apparition d'un second Noûs, démiurge des corps célestes et de la vie animale, « enfanté » par le premier Noûs Père (o de Nouj, o qeoj, [...] ἀπεκυησε λογω ετερον Νουν δημιουργον)²⁷. Le fait que le premier Noûs soit à la fois mâle et femelle explique l'emploi du verbe ἀπεκυησε, note Festugière. Ce « Dieu séparé » est également un élément fondamental pour estimer que l'on a affaire à un traité d'inspiration gnostique, expliquera Frances Yates²⁸.

Ce Noûs démiurge crée les sept « gouverneurs », c'est-à-dire sept planètes situées dans sept cercles planétaires. Le Verbe, qui est élément insufflateur de vie et réside en bas, dans la nature humide - c'est-à-dire le mélange de la terre et de l'eau - abandonne cette dernière et monte vers le démiurge pour se mêler à lui. A eux deux, ils mettent en mouvement les cercles planétaires. Ce mouvement circulaire fait venir à la vie les animaux et chaque élément produit ceux qui lui sont propres : les oiseaux dans l'air, les bêtes sur la terre et les poissons dans l'eau. Le feu n'a pas d'animal créé en lui, mais il a déjà les sept planètes qui sont des éléments mouvants, que l'on considère comme « en vie ».

²⁷ HERMES TRISMEGISTE, *Op. cit.* Tome I, §9

²⁸ Frances A. YATES, *Giordano Bruno et la Tradition hermétique*, Londres 1964, trad. Française Éditions Dervy, collection Bibliothèque de l'Hermétisme, Paris 1988, rééd. 1996.

Vient alors la partie anthropologique [12-23]. Le premier Noûs enfante un homme-archétype à son image, car il aime sa propre forme. Il lui fait don de toute la création. Cet homme-archétype veut créer à son tour et il en reçoit la permission du Noûs. Il entre alors dans la « sphère démiurgique », comme l'appelle Nock, qui est celle des planètes où se situe le second Noûs mêlé au Verbe. Les planètes accueillent cet homme-archétype et partagent avec lui leurs prérogatives créatrices. Ainsi nanti, l'homme-archétype brise la périphérie des cercles planétaires et, se penchant au travers, se montre à la Nature...



La Nature réfléchit alors l'image de l'homme-archétype dans l'eau et sur la terre. Admirant sa propre image, celui-ci s'en éprend et veut aller habiter cette forme. Il descend alors jusqu'à la terre, enlace et étreint sa propre forme. Conséquence de cette « chute », l'homme devient double : mortel quant au corps, immortel quant à l'âme. Fécondée par l'homme-archétype, la Nature enfante sept hommes terrestres, qui sont à la fois mâles et femelles, ce qui correspond aux natures des sept planètes et à celle, on peut s'en souvenir, du premier Noûs. Leur corps est composé de cinq éléments : terre, eau, air, feu, partie immortelle, laquelle se divise en âme et esprit.

Comment en arrive-t-on à l'humanité actuelle ? À la fin d'une période indéterminée, le second Noûs démiurge entreprend de diviser tous les êtres, animaux comme hommes, en mâles et femelles. Ils vont, par espèces, s'accoupler et se multiplier. L'être humain est, comme on l'a vu, doté d'une âme et d'un esprit, il possède donc la faculté de faire des choix, de réfléchir, de décider, c'est-à-dire le libre-arbitre. C'est pourquoi le traité définit deux destins différents pour les hommes : celui qui vit selon l'homme-archétype issu du second Noûs, c'est-à-dire dans la vie et la lumière, pourra réintégrer l'immortalité. Celui qui chérit le corps matériel issu de la « chute » demeure dans les ténèbres et dans la mort, châtiment mérité car le corps corruptible se rattache, par sa nature humide, à l'obscurité primordiale et à la terre. A cet endroit, les deux

personnages de départ interviennent à nouveau dans le récit : Hermès demande à Poïmandrès pourquoi tous les hommes n'ont pas droit au même destin. Ce dernier répond alors que tout dépend de la qualité de leur vie : la réintégration vers le démiurge est un don qui n'est accordé qu'aux vertueux, autrement dit ceux qui témoignent d'une ascèse de vie et de piété.

C'est la partie eschatologique du traité [24-26]. À la mort, il y a dissolution du composé humain. Le corps est livré à l'altération, la forme visible disparaît. L'âme remonte vers le Noûs et va restituer à chacun des sept cercles planétaires, à travers lesquels elle était descendue lorsqu'elle accompagnait l'homme-archétype, tous les « vices » dont elle avait été alors revêtue.

À la première zone il abandonne la puissance de croître et de décroître, à la seconde les industries de la malice, fourbe désormais sans effet, à la troisième l'illusion du désir désormais sans effet, à la quatrième l'ostentation du commandement démunie de ses visées ambitieuses, à la cinquième l'audace impie et la témérité présomptueuse, à la sixième les appétits illicites que donne la richesse, désormais sans effet, à la septième zone le mensonge qui tend des pièges²⁹.

Cela signifie ici que l'homme abandonne peu à peu tout ce qui fait sa nature mortelle : le mal qui y réside. Il nous paraît intéressant de citer ici tous ces vices ou ces passions dont l'âme se débarrasse comme autant de vêtement lors de sa remontée, car on la retrouve chez un autre Père de l'Église, Irénée de Lyon³⁰ (+/-130 - +/-202). C'est un élément qui lui sert à condamner les hérésies auxquelles on pourrait conclure que le *Corpus* participe.

L'âme est nue lorsqu'elle atteint la huitième étape : l'ogdoade. Dans l'Égypte ancienne, on appelait « ogdoade » les quatre couples de forces élémentaires ayant précédé la création du monde, qui n'étaient pas à proprement parler des divinités. Elles personnalisaient les éléments du chaos : l'eau primordiale, l'infinité spatiale, les ténèbres et le vide. C'est ce type d'éléments qui ont fait dire à Nock que le traité est « égyptianisant ». Pour revenir au récit : l'âme entre dans le cœur de

²⁹ HERMES TRISMEGISTE, *Poïmandrès, Op., cit.* §25, p.15

³⁰ IRENEE DE LYON, *Contre les hérésies*, Livre II, 4^{ème} partie, §2, « Prétendues transmigrations des âmes » et « Prétendues mortalité des âmes ». Livre numérique. <http://fdier.free.fr/AdvHaer.pdf>

l'ogdoade et devient elle-même puissance, c'est-à-dire qu'elle entre en Dieu et devient Dieu, ce qui est le but ultime de la gnose.

Les deux dernières parties du texte sont les plus courtes. A l'alinéa 27 est définie la mission apostolique du prophète, personnalisé bien sûr par l'auteur, Hermès. Il est d'abord « investi de puissance » (dunamwqeij) ce qui, note Festugière, « peut impliquer des pouvoirs magiques qui permettent à l'âme de vaincre les archontes dans sa remontée vers l'Ogdoade³¹ ». Cela soutient son interprétation à propos de l'interpénétration des éléments magiques et des éléments eschatologiques. Puis cet apôtre va « prêcher aux hommes la beauté de la piété et de la connaissance ». Il se fait le « guide du genre humain » et leur enseigne « comment et par quel moyen ils seraient sauvés³² ».

Les deux derniers paragraphes du traité (§ 31 et 32) sont constitués d'une prière, qu'Hermès Trismégiste qualifie d'« eulogie » (eulogia), c'est-à-dire à la fois une bénédiction et une louange.

Évaluation critique

A la lecture de ce *Poimandrès*, on ne peut pas nier la présence d'un certain syncrétisme judéo-égyptien, influencé lui-même par le platonisme. « Par ses acteurs, son décor, ses mythes, la littérature hermétiste se veut égyptienne. Cette prétention, au moins pour quelques textes anciens, s'appuie sur une certaine connaissance de l'Égypte ptolémaïque ou romaine, connaissance dont il ne faut point sous-estimer la réalité³³ », estime d'ailleurs le chercheur Jean Doresse, spécialiste, entre autres, du gnosticisme et premier éditeur des textes de la bibliothèque de Nag Hammadi.

Par ailleurs, Marsile Ficin, nous l'avons remarqué plus haut, a été impressionné par les ressemblances possibles avec Moïse, au point qu'il y a vu une des raisons pour lesquelles les Pères de l'Église dataient ce texte de ce qu'ils pensaient être l'époque de Moïse. Dans sa *Theologia Platonica*, Ficin se demande même si Hermès Trismégiste n'est pas Moïse lui-même : « Ne nous étonnons pas que cet homme ait possédé tant de savoir, si Mercure et Moïse ne formaient qu'un, comme le démontre

³¹ HERMES TRISMEGISTE, *Ibid.*, §27, note 68, p.25

³² HERMES TRISMEGISTE, *Ibid.*, §27, p.16

³³ Jean DORESSE, *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, Paris, 1984, p.442

*l'historien Artapanus à l'aide de nombreuses conjectures*³⁴. » Il y a toutefois des différences de taille : l'homme-archétype reçoit la permission de « créer », il n'y a donc pas de désobéissance, comme celle dont Adam se rend coupable dans le jardin d'Eden en goûtant à l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 3). Par ailleurs, la chute de l'homme-archétype vers la terre se fait volontairement, parce qu'il se penche et éprouve de l'amour pour cette nature qu'il a contribué à créer. Si cette chute engendre le fait qu'il devienne mortel, il subsiste néanmoins en lui une part immortelle et divine. « *L'homme possède non pas une âme humaine et un corps, mais une essence divine, créatrice, immortelle et un corps*³⁵ », écrit Frances Yates.

On peut s'interroger sur les raisons qui ont présidé à l'irruption de ces textes hermétiques dans une Europe traversée par le christianisme mais où toutes sortes de religions étaient encore présentes et tolérées. Peut-être était-ce, comme nous l'avons évoqué plus haut, le contexte culturel qui faisait que les discours formels auxquels les intellectuels avaient accès se révélaient parfois insuffisants à répondre aux interrogations d'ordre existentiel et spirituel. Les scholastiques, auteurs de la plupart des écrits qui circulent à cette époque, se révèlent-ils à ce point indifférents au monde d'en bas ? Ils sont préoccupés par la question du salut de l'âme. Or chez une partie des théologiens, il existe un besoin de compensation qui va s'exprimer par l'intermédiaire d'une sorte de mysticisme orientalisant lié à la révélation. « *Misère et mysticisme sont des faits connexes*³⁶ », écrit Festugière avec méchanceté. L'hermétisme et le mysticisme sont mis dans un même sac, où règne la plus grande confusion théologique. Louis Lucas, un occultiste qui a vécu dans les années 1800 tentera une maigre excuse : « *c'est la scholastique qui a donné à l'hermétisme le nom de mysticisme pour en avoir plus facilement raison par le ridicule ou par le bûcher*³⁷ ».

Il y a, dans le *Corpus Hermeticum*, deux théologies opposées : la première est résolument optimiste : le cosmos est beau et bon car il est habité par Dieu. L'homme a pour mission de contempler sa beauté et de l'adorer, et de prendre soin et de gouverner les choses terrestres. Comme le dit l'*Asclépius*, il est le « régent de l'univers³⁸ » et, en tant

³⁴ FICIN cité par Frances YATES, *Op. cit.*, p.46 et note 9

³⁵ Frances YATES, *Op.cit.*, p.47

³⁶ A.-J. FESTUGIERE, *Hermétisme et mystique païenne*, Paris, 1967, p.26

³⁷ Louis LUCAS, *Le roman alchimique*, Paris 1857, p.178 (Kessinger Publishing, 2009)

³⁸ HERMES TRISMEGISTE, *Asclepius*, *Op. cit.* tome 2, § 8

qu'être vivant mortel, il est le complément de l'être vivant immortel. Dans la théologie pessimiste, que l'on trouve dans *Poïmandrès*, le monde est fondamentalement mauvais. Il ne peut pas être « *l'œuvre du premier Dieu, qui se tient infiniment au-dessus de toute matière, caché dans le mystère de son être*³⁹ ». On ne peut atteindre Dieu qu'en fuyant le monde. Au Moyen Âge, cette sotériologie spécifique est bien dans l'esprit du temps et rejoint un sentiment de mépris du monde et de valeur salvifique accordée à une science révélée par Dieu ou qui serait transmise, sous le sceau du secret, de manière initiatique à quelques disciples particulièrement pieux. L'homme est seul parmi les êtres de la terre à être à la fois mortel et immortel et à pouvoir, à l'aide de la connaissance, non pas « devenir Dieu » mais plutôt redécouvrir sa nature divine. Ce dualisme revient à dévaloriser le monde et le corps et à souligner l'identité et la proximité entre le divin et ce qui existe de spirituel dans l'homme.

Dans ces conditions, comment l'hermétisme pourrait-il être chrétien ? Il n'y a aucune mention d'Hermès dans l'Ancien Testament. Ni l'Évangile de Jean, le plus tardif, ni les lettres de Paul n'y font ne serait-ce qu'une lointaine allusion. Les analogies se situent donc, comme on l'a vu, au niveau des mythes et notamment de celui de la création. Par ailleurs, il faut se souvenir que l'Égypte joue un rôle considérable dans les textes bibliques. Dans l'Ancien Testament, l'Égypte est la terre de l'exode. Le judaïsme place le motif de la délivrance d'Égypte et de la soumission comme un contexte négatif qui préside à l'affirmation de la profession de foi qui place Dieu en tant que libérateur et sauveur du peuple qu'il s'est choisi. Ce processus de libération est symbolisé par la Pâque. Israël et l'Égypte sont de farouches ennemis, et le lecteur du livre de l'Exode a le sentiment d'assister au combat, perdu, du polythéisme contre le monothéisme. Pourtant, ce pays a aussi des vertus : en Gn 12 et 13, quand la famine sévit, Abram trouve refuge en Égypte. Il en va de même pour Joseph qui, dans Gn 37 à 45, va connaître un destin exceptionnel dans ce pays, dont la richesse et la sécurité sauveront sa fratrie. Rappelons enfin que « *Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, et il était puissant en paroles et en œuvres*⁴⁰ », ce qui tend à démontrer la continuité de la connaissance entre l'Égypte héritière d'une très ancienne tradition et le judaïsme, qui en devient par extension également héritière. Enfin, l'Égypte sert aussi de refuge contre les

³⁹ A.-J. FESTUGIERE, *La Révélation d'Hermès Trismégiste, Op. cit.* p.84s

⁴⁰ Actes 7,22

persécutions d'Hérode à Joseph, Marie et Jésus (Mt 2, 13-23), ce qui montre également la continuité, à travers les deux Testament, de l'importance de ce pays et d'une certaine forme de transmission. D'où la théorie, développée par Florian Ebeling, selon laquelle « *la théologie mosaïque dérive naturellement de la théologie égyptienne*⁴¹ ». Il estime que la connexion entre les juifs et les Égyptiens ne peut se résumer à un continuum linéaire et une tradition commune mais possède toute l'ampleur d'une *philosophia perennis* ésotérique et invisible, qui soutient la sagesse judéo-chrétienne et égypto-hermétique. Dès lors, les interprétations de l'hermétisme faites par les Pères de l'Église sont d'une grande importance car elles renvoient l'image d'une Égypte terre de culture, où la connaissance se compose de deux strates distinctes : la surface et la profondeur. On pourrait donc presque en conclure que la surface, l'apparence, était constituée par le polythéisme idolâtre alors qu'en profondeur, gisait un monothéisme, voire un proto-christianisme car Ebeling n'hésite pas à dire que « *l'hermétisme, en tant que religion égyptienne, peut être incluse dans la préhistoire du christianisme*⁴² ».

Dans les *Stromata*⁴³, au livre VI, Clément d'Alexandrie démontre la relation étroite qui existe entre le christianisme et la philosophie classique. Pour un chrétien des premiers siècles, la philosophie grecque n'était pas œuvre démoniaque mais préparait plutôt à la venue du Christ. Quand, dans sa première Épître aux Corinthiens, Paul condamne la « sagesse du monde », pour Clément ce n'est qu'à l'école épicurienne qu'il s'en prend. Ce dernier considère l'hermétisme comme une propédeutique permettant de faire comprendre aux païens, à travers un langage symbolique, qui leur est accessible parce que familier, la venue du Christ. Le recours au polythéisme égyptien, qui leur était bien connu et était en rapport étroit avec eux que ce soit en matière d'attributs divins, de mythes ou de liturgie, pouvait être interprété et permettait ainsi de dire que Dieu, le Dieu des chrétiens, était aussi le Dieu des païens. Et Clément d'Alexandrie, poursuivant sa démonstration, affirme à l'instar de Tatien le Syrien (né vers 110/120 et mort en 180) que les Grecs n'ont rien inventé, mais qu'ils ont pillé la culture des « barbares », celle des Hébreux comme celle des Égyptiens.

⁴¹ Florian EBELING, *The Secret History of Hermes Trismegistus, Hermeticism from Ancient to Modern Times*, Cornell University Presse, Ithaca and London, 2007, p.39

⁴² *Ibid*, p.39

⁴³ Titus Flavius CLEMENT D'ALEXANDRIE, *op. cit.* Livre 6, ch. 4

Nous avons sous la main un autre témoignage qui prouve que les Grecs, après nous avoir dérobé leurs dogmes les plus respectables, se les sont attribués comme une invention qui leur était particulière ; c'est qu'ils ont pillé de même les autres nations barbares [twn allwn barbarwn signifiant simplement tous ceux qui sont étrangers, ndlr]. A chacune de leurs sectes, ils ont enlevé les doctrines les plus excellentes, et ils s'en sont glorifiés comme d'un bien qui serait leur propriété. Ils ont surtout pillé les Égyptiens⁴⁴.

Mais, reconnaît-il, les théologiens ont rendu obscure la source ultime des choses et dissimulé la vérité sous des énigmes et des symboles, des allégories et des métaphores. Cela revient à dire que la philosophie hermétiste ne peut être comprise que sous l'angle symbolique. On ne peut donc prendre les textes ou les images en tant que telles, mais pour les comprendre il faut vaincre les apparences. « *Cette distinction entre la surface et la profondeur, l'exotérique et l'ésotérique a été considérée comme la clef herméneutique de l'hermétisme* », écrit Ebeling⁴⁵. Clément d'Alexandrie n'ira pas plus loin dans son analyse, mais il préfigure ce que dira Lactance, un siècle plus tard. Pour celui-ci, l'hermétisme et le christianisme se rejoignent dans deux notions : la transcendance et l'incommunicabilité de Dieu. Il comparera Hermès Trismégiste aux Sibylles, prophétesses qui annoncent la venue du Christ, dont parlent Eusèbe de Césarée d'abord, puis Augustin dans *La Cité de Dieu*. Lactance reste dans la limite du dogme, bien sûr, et ne reconnaît pas à Hermès Trismégiste un statut divin : ce n'est qu'un homme et il ne possède pas la sagesse suprême et la connaissance ultime de Dieu le Père et de son Fils, mais s'en est approché très près. « *Il était sur le bon chemin pour sortir de l'incrédulité et du polythéisme, mais c'est le Christ qui a mis fin à tout cela*⁴⁶ », écrit Ebeling. Lactance évoque un certain nombre de questions en débat, comme l'unicité et la sublimité de Dieu, son absence de nom, la création du monde selon la divine providence et la maxime théologique selon laquelle Dieu ne peut être compris que dans ses effets, non dans son essence. L'hermétisme, nous l'avons analysé plus haut, conçoit la création de l'homme à l'image de Dieu et appelle à la piété.

Cette bienveillante atmosphère du Moyen Âge entourant Hermès Trismégiste est pourtant en contradiction avec la voix critique

⁴⁴ Titus Flavius CLEMENT D'ALEXANDRIE, *op. cit.* Livre 6, chap. 4

⁴⁵ Florian EBELING, *op. cit.* p.30

⁴⁶ *Ibid.*, p.41

d'Augustin, qui avait résonné quelques siècles plus tôt. Pour ce dernier, la doctrine hermétique est semblable à la démonologie platonicienne et à l'idolâtrie païenne. Et de citer, comme nous l'avons mentionné plus haut, l'*Asclépius*. Dans le texte qu'Augustin lit, il est question du « *Seigneur et Père, Dieu en un mot, a produit les dieux du ciel ; ainsi l'homme a formé les dieux qui font leur séjour dans les temples et habitent auprès de lui*⁴⁷ ». Les hommes fabriquent des dieux à leur ressemblance, des statues « *vivantes et toutes pénétrées d'esprit et de sentiment*⁴⁸ », qui « *connaissent l'avenir et le prédisent*⁴⁹ » et « *envoient aux hommes des maladies*⁵⁰ » puis les guérissent. Une abomination... « Hermès, tout en parlant en ami déclaré des prestiges des démons, ne prononce pas nettement le nom du christianisme ; il déplore au contraire, avec l'accent de la plus vive douleur, la ruine future de ces pratiques religieuses qui, suivant lui, entretenaient en Égypte la ressemblance de l'homme avec les dieux⁵¹. » Augustin lui concède pourtant le fait d'avoir compris et représenté Dieu comme le créateur de l'univers. On sait que l'*Asclépius* reprend à son compte les thèses qui se trouvent, notamment, dans le *Poïmandrès*. « *On trouve en effet dans Hermès un grand nombre de pensées vraies sur le Dieu unique et véritable qui a créé l'univers*⁵² », mais il condamne globalement la doctrine. Pour Hermès, le renversement des statues est une tragédie et un acte immoral ? Augustin s'emporte : c'est là précisément qu'Hermès révèle sa nature profondément et irrémédiablement païenne : « *Voilà les illusions pernicieuses et les erreurs sacrilèges dont Hermès l'Égyptien prévoyait et déplorait l'abolition*⁵³ », écrit-il. On le voit, pour Augustin, Hermétisme et christianisme sont irréconciliables et seul ce dernier permet de faire triompher la vérité et la foi.

Au début du 5^e siècle, les chrétiens ont donc le choix d'envisager Hermès Trismégiste sous deux angles différents : celui de Clément d'Alexandrie et de Lactance, qui font de lui une sorte de prophète « moderne » du Christ, concevant le Dieu Père et créateur et préfigurant, sans le mentionner, la figure de Jésus ; ou celui d'Augustin, qui en fait un idolâtre adepte des superstitions.

⁴⁷ AUGUSTIN, *La Cité de Dieu* in *Les confessions*, Livre VIII, chap. 23, livre numérique : http://jesusmarie.free.fr/augustin_cite_de_dieu_livre_8.html

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

En conclusion...

Le *Corpus Hermeticum*, recueil de textes pseudépigraphiques attribués à Hermès Trismégiste, est un assemblage hétéroclite de divers écrits. Supposés avoir été rédigés au cours du 2^e, voire du 3^e siècle de l'ère chrétienne, les traités contenus dans cette collection ont retenu l'attention des sages et des philosophes depuis cette époque et jusqu'à la période contemporaine, avec un regain d'intérêt à la Renaissance. Très divers quant à leur contenu, ces textes peuvent être envisagés sous deux angles : celui de la magie, de l'alchimie et de toutes les sciences occultes qu'ils contiennent, et le terrain commun de la philosophie et de la théologie. Cet aspect permet d'avoir une image des courants de pensée qui ont traversé le monde au début du christianisme et qui ont permis que s'élabore la doctrine chrétienne, parfois en creux parce qu'elle s'établissait alors sur un refus de ce qu'elle considérait comme une dérive, comme une hérésie.

De tous les courants qui ont traversé l'histoire du christianisme, l'hermétisme est l'un des plus remarquables en ce qu'il a, souvent de façon subtile, inspiré des figures majeures de l'histoire occidentale à divers moments clés. Outre Cosme et Laurent de Médicis, à qui l'on doit les premières traductions que l'on osera qualifier de « contemporaines », citons par exemple Philippe du Plessis Mornay, théologien protestant, écrivain et homme politique, ami d'Henri IV. Dans l'Europe dévastée par les guerres de religion, il dédicace au roi de Navarre son œuvre *De la vérité de la religion chrétienne*, éditée à Anvers en 1581, lui rappelant la façon dont les hommes peuvent se tourner vers ce qu'il appelle la « *religion hermétique du cosmos* » afin de s'élever au-dessus des guerres et échapper à la violence fanatique des deux camps⁵⁴. Évoquons également le frère dominicain Giordano Bruno, qui prêchait une philosophie fondamentalement hermétique. En 1591, il avait espéré susciter l'intérêt du pape Clément VIII pour cette dernière mais, comme il en avait abandonné l'interprétation chrétienne pour s'intéresser plutôt à ses aspects scientifiques, alchimiques et magiques et à ce que celle-ci enseignait en matière d'astrologie et d'astronomie, il termina sa vie sur un bûcher, sur le Campo di Fiori à Rome en 1600. La connaissance de ce que fut l'hermétisme aux premiers siècles du christianisme, son origine,

⁵⁴ Cité par Frances YATES, *op. cit.* p.215

sa transmission et la philosophie qu'il contient, permet cependant de comprendre son influence, un demi-millénaire plus tard.

Éditions et traductions des sources antiques

HERMES TRISMEGISTE, *Corpus Hermeticum, Poïmandrès*, Tome I - *Traité I-XII*, Texte établi par A.D. Nock et traduit par A.-J. Festugière, Paris, Éditions Les Belles Lettres, collection des universités de France, Paris, 1946, rééd. 1991, 7^{ème} tirage revu et corrigé.

HERMES TRISMEGISTE, *Corpus Hermeticum*. Tome 2, *Traité XIII-XVIII. Asclépius*; éd. Arthur D. Nock et André-Jean Festugière, tr. André-Jean Festugière. Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1946, rééd. 1992

HERMES TRISMEGISTE, *Corpus Hermeticum*. Tome 3 : *Fragments extraits de Stobée I-XXII*, Éditions Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, Paris 1954, rééd. 2002

HERMES TRISMEGISTE, *Corpus Hermeticum*. Tome 4 : *Fragments extraits de Stobée XXIII-XXIX*. Fragments divers, Éditions Les Belles Lettres, Collection des universités de France, Paris, 1954, rééd. 2002

JAMBLIQUE, *Les mystères d'Égypte*, Éditions Les Belles Lettres, Paris, 1993.

Jean STOBEE, *Joannis Stobaei Florilegium, ad manuscriptorum fidem emendavit et supplevit* Thomas Gaisford, Oxford, 1822

Sources anciennes consultées en livres numériques

AUGUSTIN, *La Cité de Dieu in Confessions*, Livre VIII, chap. 23-26, Livre numérique, dernière consultation : 8.06.2013 - http://jesusmarie.free.fr/augustin_cite_de_dieu_livre_8.html

CLEMENT D'ALEXANDRIE, *Stromata*, livre numérique, dernière consultation : 8.06.2013 <http://remacle.org/bloodwolf/eglise/clementalexandrie/stromates6.htm#I>
[V](#)

IRENEE DE LYON, *Contre les hérésies*, Livre II, 4^{ème} partie, §2, Livre numérique, dernière consultation : 8.06.2013 - <http://fdier.free.fr/AdvHaer.pdf>

LACTANCE, *De divinis institutionibus*, livre I, §6 - livre IV, §6 - livre VIII, §18

Livre numérique, dernière consultation : 8.06.2013
<http://remacle.org/bloodwolf/eglise/lactance/table.htm>

Études modernes et sources récentes

Jean DORESSE, *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, Paris, 1984

Florian EBELING, *The Secret History of Hermes Trismegistus, Hermeticism from Ancient to Modern Times*, Cornell University Presse, Ithaca and London, 2007

Mircea ELIADE, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Paris, rééd. 2004, Tome 2.

André-Jean FESTUGIERE o.p., *La révélation d'Hermès Trismégiste*, Éditions Les Belles Lettres, Paris 1944-1954, rééd. 2006.

André-Jean FESTUGIERE o.p., *Hermétisme et mystique païenne*, Paris, 1967

Eugenio GARIN, *Hermétisme et renaissance*, Éditions Allia, Paris, 2001

Carl Gustav JUNG, *Les racines de la conscience*, Paris, 1971

Louis LUCAS, *Le roman alchimique*, Paris 1857, rééd. Kessinger Publishing, 2009

Jean-Pierre MAHE, *Hermès en Haute-Égypte. Les textes hermétiques de Nag Hammadi et leurs parallèles grecs et latins*. Éditions Presses de l'université Laval, Québec, 1978

Sylvain MATTON, article « Hermétisme », in Encyclopedia Universalis, Edition sur CD Rom 2011.

Louis MENARD, *Hermès Trismégiste, traduction complète, précédée d'une étude sur l'origine des livres hermétiques*. Paris, 1910.

Gerald P. VERBRUGGHE, John M. WICKERSHAM, *Berosos and Manetho, Introduced and Translated. Native Tradition in Ancient Mesopotamia and Egypt*, The University of Michigan Press, Ann Arbor, 1996.

Charles WESSELY, *Les plus anciens monuments du christianisme écrits sur papyrus*, Paris, 1924, reprod.fac.simile 1974,

Frances A. YATES, *Giordano Bruno et la Tradition hermétique*, Londres 1964, trad. Française Éditions Dervy, collection Bibliothèque de l'Hermétisme, Paris 1988, rééd. 1996.

Quelle action juste pour l'Homme dans ce monde moderne ? Faire sa part.

par Delphine DAUPHIN

Peut-être connaissez-vous la fable du colibri, fable amérindienne rendue célèbre par le célèbre paysan philosophe Pierre Rabbhi :

Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : " Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ! "

Et le colibri lui répondit : "Je le sais, mais je fais ma part."

Faire sa part, oui. Mais ne vous êtes-vous jamais demandé quelle était justement votre part ? Dans une situation donnée, ne vous êtes-vous jamais demandé si vous en faisiez assez ? Ou au contraire trop ? Moi si.

Issue d'une éducation athée et scientifique - à l'image de notre société moderne occidentale, j'ai d'abord appris à ne compter que sur moi, que sur ma propre action, ma seule part. Oui, être élevé en dehors de la Foi, c'est certes échapper au dogmatisme des religions et peut-être à une forme de fatalisme ou d'arbitraire mais c'est aussi se priver du soutien du Ciel et par là même d'une certaine confiance en la Vie.

Nier la présence de quelque chose de plus grand que soi, d'une Intelligence Cosmique qui régisse l'univers, c'est aussi se maintenir dans une illusion de toute puissance et entretenir une vision hyper-rationnelle de l'existence. Si Dieu n'existe pas, si les lois du karma n'existent pas, etc., alors je suis potentiellement libre et capable de faire tout ce que je veux si tant est que je déploie les efforts adéquats et suffisants pour atteindre mes objectifs. C'est une philosophie optimiste, courageuse, volontaire mais dure car quand les résultats obtenus ne sont pas ceux escomptés, on ne peut s'en prendre qu'à soi, à son manque de zèle ou à sa bêtise... et redoubler d'efforts.

Mais est-ce si simple ? (ou si compliqué justement).

Prenons la situation dans l'autre sens et au lieu de partir de l'action mise en œuvre, partons du résultat. Pour ce faire, laissez-moi vous proposer un exemple, celui d'un tir à l'arc. Lorsqu'un archer tire et atteint la cible en son centre (ou pas), quelle est la part qui lui revient dans ce résultat ? Il y a bien sûr son entraînement, sa préparation, le choix et la vérification de son matériel, sa concentration au moment du tir et d'autres paramètres encore. Mais le matériel peut toujours casser malgré une vérification méticuleuse, la flèche être déviée par une bourrasque inattendue, le tireur déconcentré par un mouvement de son environnement ou par une pensée. Dans quelle mesure est-ce que le hasard - ce chemin qu'emprunte Dieu quand il veut rester anonyme pour parapher Einstein - intervient-il ? Combien de champions ont vu leurs efforts se montrer vains suite à une blessure imprévisible, une météo capricieuse, un contretemps malvenu ? Sans même être champion, combien de fois chacun d'entre nous a-t-il vu la chance ou la malchance modifier ses plans pourtant si bien préparés. Bien sûr me direz-vous, nous pouvons augmenter notre part de contrôle sur les événements, vérifier plus de paramètres pour que le résultat soit plus certain, plus prévisible. Mais jusqu'à quelle limite ? Dans quelle mesure ne nous leurrerons-nous pas ? Dans quelle mesure Dieu, le hasard, l'Inconscient, le Karma ne jouent-ils pas leur part et le surplus d'efforts n'est-il pas vain ? Vain, vanité, vaniteux. L'Homme moderne ne serait-il pas vaniteux quand il croit pouvoir tout contrôler ? Ne s'illusionne-t-il pas ? Illusion de toute puissance dont je parlais précédemment.

Car on voit que le hasard a sa part et que ce hasard se manifeste (en partie) à travers les autres. Les autres, ce sont le fabricant de l'arc sans lequel la précision du tir n'aurait pas été possible et tous ceux qui en amont ont contribué au savoir-faire de ce fabricant et à la qualité du matériau. Les autres, ce sont de la même manière le fabricant de la flèche, de la cible etc. Les autres se sont aussi les circonstances dans la vie de l'archer qui ont mené celui-ci d'abord à pratiquer la discipline, à l'apprécier, puis à l'approfondir ; les conditions qui lui ont permis de suivre cet apprentissage : le copain sympa avec qui l'archer enfant a eu envie de pratiquer une activité, l'entraîneur qui a su le captiver, les parents qui ont financé les cours et prodigué des encouragements. Tous et d'autres encore ont apporté leur contribution à la réussite de ce tir et si je regarde ainsi se tisser le maillage serré de l'ensemble des acteurs et

des conditions qu'il a fallu réunir pour réussir ce tir, la part de l'archer ne me semble plus si grande.

L'homme moderne est fier de clamer sa liberté et son habileté à construire son existence selon son bon vouloir sans avoir conscience de l'ensemble des conditions qui ont préalablement été harmonieusement réunies pour qu'il puisse jouir de cette liberté et mettre en œuvre cette habileté : conditions matérielles, techniques, historiques, culturelles, éducationnelles, émotionnelles... Alors est-il si libre et si habile ?

Loin de moi l'idée de tomber dans un fatalisme archaïque qui consisterait à s'en remettre en tout et pour tout à la Divine providence ou à croire en une destinée entièrement écrite à l'avance. Les choses me semblent être une question d'équilibre, d'équilibre et d'humilité : faire sa part en ayant conscience que c'est une condition nécessaire mais non suffisante. Faire sa part et avoir conscience qu'il existe aussi une autre part qui ne nous appartient pas.

Une autre part qui n'est pas fatalité mais espoir. Espoir car si le colibri pensait en fataliste (ou en homme moderne hyper-rationnel et athée), il penserait en fait comme le tatou : que ce n'est pas avec ces quelques gouttes d'eau qu'il va éteindre le feu. Et nous-mêmes, combien de fois nous sommes-nous censurés devant le dérisoire de notre action ? Combien de fois, n'avons-nous même pas essayé (ou si peu) parce qu'un tatou au fond de nous nous disait que ce n'était pas possible, qu'on y arriverait jamais, que ça ne servait à rien. A quoi bon ?

A quoi bon faire sa part ?

Et pourquoi pas ? Faire sa part, toute sa part et uniquement sa part. Toute sa part, même celle que l'on n'a pas envie de faire ou le courage de faire. Uniquement sa part, sans empiéter sur celle des autres ; rester à sa place pour laisser au Cosmique de la place pour agir. Car c'est dans ces trous, ces creux, ces silences que le Cosmique vient se loger. C'est dans l'ennui que l'idée lumineuse surgit, dans la flânerie que la rencontre se fait, dans l'imprévu que la nouveauté se manifeste. Laisser des vides pour laisser le Ciel nous faire Ses propositions. Dans son orgueil à vouloir tout contrôler, l'Homme moderne ne se rend pas compte qu'il empêche parfois l'Univers d'agir. L'action, c'est aller chercher mais c'est aussi laisser venir. Dans la Genèse elle-même, il est dit que Dieu lui-même a mis 7 sept jours pour créer le monde et pourtant qu'a-t-il fait le septième jour ? Il s'est reposé.

La Bible aurait pu réduire la Genèse à 6 jours mais non, elle a inscrit ce septième jour de repos, cette part de rien comme une invitation pour l'Homme à garder une part de retenue, d'humilité dans toute action qu'il mène.

Une part de retenue, d'humilité mais aussi de confiance. « Aide-toi et le Ciel t'aidera. » Plus jeune, j'y voyais une manière polie de m'inciter à me débrouiller toute seule. Aujourd'hui, je le reçois comme une invitation à faire confiance à la Vie, à Dieu, au Cosmique, à quelque chose de bien plus grand et bien plus puissant que moi ; tellement plus grand et tellement plus puissant que je ne peux même pas imaginer ce qu'il est capable de mettre en œuvre pour m'aider.

Dans le film « Indiana Jones et la dernière croisade », Indiana Jones, chevalier moderne à la quête du graal doit franchir une troisième épreuve : le saut du lion. Face au précipice qui s'ouvre devant lui et le sépare de la salle du Graal, dans une foi totale en Dieu, il fait un pas dans le vide apparent... et découvre alors sous ses pieds une passerelle que des effets d'optique avaient rendue jusque-là invisible. Cette séquence illustre exactement la confiance dont je suis en train de parler. Avoir la Foi, c'est faire le premier pas en sachant que le Cosmique (Dieu, la Vie...) fera le second ; faire sa part et laisser le Cosmique faire la sienne. Faire sa part, aussi dérisoire soit-elle : ne plus être dans l'euphorie de la toute-puissance ni dans le découragement de l'impuissance, toutes deux illusoire.

Plus près de nous, l'expérience de visualisation créatrice dans son protocole pose d'abord la question de la part : Ai-je fait ma part ? Puis elle pose la question de la justesse : est-ce que ce que je demande est juste ? Juste pour moi, juste pour les autres. Puis elle invite à visualiser l'atteinte de l'objectif souhaité sans se soucier du comment qui est la part du Cosmique. Si j'ai fait ma part et si ma demande est juste alors le Cosmique fera la sienne.

Apparaît dans ce protocole la notion de justesse. Il n'est plus question là de quantité (de part) mais de qualité, une qualité de cœur. Fermer un temps son cerveau et son raisonnement incessant et ouvrir son cœur.

Ouvrir son cœur et ressentir ; car l'information du cœur ne se perçoit pas avec la tête mais avec le corps : une chaleur, un relâchement des

tensions, un sourire intérieur qui monte jusqu'au visage. Je tiens à préciser que ce que je vous livre là n'est que ma vérité personnelle, juste un vécu que je souhaite partager avec vous ; je ne prétends aucunement affirmer une vérité universelle. Quand mon action est juste, je ressens une joie jaillir à l'intérieur de ma poitrine et diffuser une chaleur, un relâchement dans tout mon corps. Je me sens à la fois petite et puissante, confiante. Je ressens de l'amour et deviens cet amour. Je me sens habitée et portée par une douceur subtile et délicate qui modifie mon regard ; mes pensées, mes mots, mes actes, tout est différent et me semble plus vrai, plus juste. Si je me laisse ainsi portée, dans cette confiance légère et joyeuse, la magie [l'âme agit] opère et l'unité intérieure (re)trouvée se projette à l'extérieur rendant ma réalité plus fluide. La flèche atteint le centre de la cible avec une facilité déconcertante. Mes capacités semblent décuplées comme si ce n'était plus moi qui faisais les choses mais les choses qui se faisaient toutes seules à travers moi. Le cœur, c'est la porte vers Dieu (le Cosmique). L'ouvrir, c'est se laisser pénétrer de son omniscience et de son omnipotence, lui laisser nous offrir d'autres possibles et le laisser agir par-delà nous.

Ainsi, je terminerai mon propos par une invitation, celle à ne pas présumer de l'avenir et à être confiant. Faisons notre part, sans trop réfléchir et le cœur ouvert, comme le colibri et laissons le Ciel faire la sienne (ou pas) à travers les autres et le hasard.

Témoignage

par Robert DELAFOLIE

La question du bien et du mal est la plus importante de toutes les questions derrière laquelle il en est pourtant une autre. Le fin fond de la grande question échappe au regard ordinaire. Elle se situe en vérité hors de l'entendement ordinaire humain, c'est l'impuissance de l'intelligence, car, à vrai dire, nous ne savons presque rien sur tout.

Nous ne savons même pas si la vie commence quelque part, ni si elle a jamais commencé quelque jour. En tout cas la question du bien et du mal reste entière. Elle semble à vrai dire inaccessible à l'esprit humain, buté et borné par ses incroyances et croyances, par ses incultures et cultures.

C'est ici que la démarche initiatique devrait – je dis bien devrait – entrapercevoir un commencement de lumière, mais le principe est une chose et la pratique une autre. Pour tenter d'y voir clair, et de mieux saisir la pensée humaine, envisageons un instant un détour dans le temps et l'espace.

L'une des hypothèses au temps d'aujourd'hui sur la vie et l'univers est celle du « big-bang ». D'où une première question, posée par Leibniz puis par Heidegger et même Kierkegaard, etc. : « *Pourquoi, après le big-bang, y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* ». Mais rien n'empêche d'en poser une autre : « *Pourquoi avant le big-bang, y aurait-il eu rien plutôt que quelque chose ?* ». Et cela que le monde soit ou créé ou manifesté ou émané ou évolué.

Après des millions d'années, nous voici à présent dans le **monde « moderne »** ... « **civilisé** » ... qui parle, prévoit, projette, bâtit, construit, instruit, écrit, édifie.

Prenons un exemple parmi tant d'autres de régions restreintes dans une époque restreinte ... un exemple comme un autre, ni plus ni moins. Disons si vous voulez, l'occident récent... occident un peu élargi au nord et au midi, vers le proche, moyen et extrême orient.

Premières ébauches – moins 9000 à 7000 ans... Sumer, Perse, Mésopotamie, Égypte, Grèce... avec les sagesses antiques et mythiques

de la Chine et du Japon, de l'Inde et de l'Iran, de la Palestine et de toute la Méditerranée. Puis apparaît le christianisme (du 1^{er} au 3^e siècle) qui se précise du 11^e au 13^e siècle, avec mille courants et forces diverses, adverses, et inverses, incluant tous les possibles sur la Création et le Christ Lui-même, d'où une multitude de courants : théistes ou spiritualistes, panthéistes et rationalistes, athéistes et matérialistes, déistes et dualistes ; ce qui implique par conséquent l'existence des églises, des schismes, des hérésies, des gnosés.

Nous voici au 18^e siècle, avec une Europe qu'on pourrait qualifier de hiérarchique et monarchique, et d'une autre façon, de pontificale, impériale et royale, représentée notamment dans le Saint Empire Romain Germanique et l'Italie du Nord, par les courants des Gibelins, des Guelfes Noirs et des Guelfes Blancs. Voilà qui pourrait expliquer la foule des mouvements contre un ordre déjà ancien, mais aussi des contestations entre les ordres déjà nouveaux.

Alors surgit le siècle des **Lumières**, avec en France et autour d'elle l'Encyclopédie et ses participants : Diderot, d'Alembert, Buffon, Turgot, Condillac, Helvétius, Montesquieu, Beaumarchais. Voltaire et Rousseau qui se situent plutôt à côté, sont pourtant restés les plus célèbres.

À la même époque en Allemagne, c'est le temps des **Illuminés**. Leurs précurseurs : Wieland, Goethe et Schiller, puis Schelling, Schlegel, Jean-Paul Richter, Lavater, Baader, Hölderlin, Novalis et un bon nombre d'autres...

On peut évoquer des influences et des conséquences parfois inattendues, avec Leibniz, Kant, Fichte, et plus tard Hegel, Engels et Karl Marx, et aussi Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche.

Remarquons d'autre part qu'à l'époque, jésuites et jansénistes, plutôt ennemis entre eux, se retrouvent quasiment alliés contre les « Lumières », pour des raisons multiples, parfois antagonistes :

- 18^e siècle, une espérance enthousiaste et considérable, inouïe, imprécise et hasardeuse aux conséquences ô combien contradictoires.
- 19^e siècle, déchaînement des égoïsmes, du libéralisme capitaliste, mercantile et marchand et des concentrations financières.

- 20^e siècle, création des pires grands états criminels de l'histoire, d'une ampleur totalitaire tyrannique, et infiniment dangereuse.
- 21^e siècle, affrontement dont on ne sait encore rien des conséquences incalculables, entre certaines formes planétaires solidaristes, communautaristes et la pseudo culture technocratique.

Ainsi les plus hautes valeurs de l'esprit humain sont perverties, inversées, utilisées contre elles-mêmes, au nom d'elles-mêmes, telles que liberté, égalité, fraternité du monde nouveau, où charité, déité et dignité du monde ancien... toutes englouties... d'où l'imposture et la caricature du monde moderne, entretenues par la débilité mentale des médias.

Un monde en partie en progrès social, moral, pratique et technique, et simultanément de plus en plus détérioré et catastrophique, voire cataclysmique.

Depuis plus d'un siècle, la planète subit l'alternance aberrante et continue du cercle vicieux des crises économiques et autres, et d'un cycle infernal des contradictions, et du profit ... Un monde où l'on prépare la guerre, puis on la fait et on répare les dégâts de la guerre ... Apparemment, le seul moyen trouvé jusqu'ici, cette triade absurde de l'existence des nations. On peut rappeler cette parole, ancienne de quinze siècles, de saint Augustin, presque simultanément, platonicien, cathare et catholique :

« Le monde est perpétuellement en guerre ; ce qu'on appelle la paix, n'est simplement qu'une trêve ».

Depuis toujours, l'homme si peu humain, édifie et réédifie sa propre prison, et remet régulièrement et singulièrement à plus tard sa libération et la libération du monde, dont on ne cesse pourtant jamais de parler.

Et toujours tout recommence ... multiforme ... La même grande dérive balaie une espérance planétaire, perpétuellement reniée et trahie, par la force, la ruse, la science sans conscience, et la chance ou plutôt la malchance. Continuels ratés et sempiternelles bavures du monde vivant ... jungle brutale et sanglante en temps de guerre, banale et rampante en temps de « paix ».

D'où l'angoissante question : comment et pourquoi la même iniquité, le même chaos, apparemment inévitables, malgré les moyens matériels et culturels colossaux du 21^e siècle ? Spectacle lamentable du cours des choses mondaines et humaines, qu'on appelle ordre social, ou moral, ou bien spirituel ou encore culturel et même naturel ... faute de mieux !

Voyez-vous, je ne puis m'empêcher de penser à :

- Hamlet confiant à Horatio : « *Décidément, il y a quelque chose de pourri au Royaume de Danemark* » ;
- la *Divine Comédie*, où l'innombrable foule des tièdes se retrouvent dans le vestibule de l'enfer, et les notables dans l'enfer lui-même, enfer que Dante ne peut traverser que grâce à la présence à ses côtés de Virgile, la plus haute Poésie ;
- Don Quichotte, sauvé du monde toujours profane, grâce à sa folie bienfaisante ;
- la Table Ronde, à la Queste du Graal, accomplie par le seul Galaad, dans son sublime effacement ;
- l'Hyperborée et Thulé, où règne le jour éternel, là où les muses sont très proches et voisines, mais seulement voisines ;
- au docteur Faust, instruit un instant par Méphisto à la taverne d'Auerbach, qui s'exclame : « *ça un monde !* » avec un regard méprisant pour les élites en pleines réjouissances ;
- Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Vigny, Byron, Tolstoï, Dostoïevski ..., à leurs méditations et contemplations, à leurs cogitations et réflexions, à cette corvée de l'existence et à cet homme qui n'est pas bon car il ignore qu'il l'est ;
- Orphée et à l'Odyssée, à l'Iliade et à l'Énéide ;
- Ibsen dont le Peer Gynt « si ordinaire » et assez vulgaire est sauvé par le seul amour de Solveig ;
- Antigone qui sacrifie sa vie à la Vie et l'efficacité au Principe, devenant enfin Princesse en devenant mendicante aux côtés de son père.

Comment ne pas être interpellé par ces convergences au sommet de l'intelligence humaine et de l'ampleur de vue ... De tant d'autres aussi, tous si différents entre eux, à cause de régions, de religions et de régimes, d'époques et de circonstances si divers et variés.

On perçoit ici à quel point les plus hautes lumières de l'histoire et de l'histoire de l'art se retrouvent alliées avec les fondateurs planétaires historiques des mouvements essentiels de la religion, de la non religion, et de l'anti-religion. Tous le même haut et vaste regard sur le monde et l'homme, sur la vie et l'univers, tout le même rejet de l'honnêteté ordinaire humaine, complice de la pire malhonnêteté, tous un même constat de l'ignorance humaine, de l'analphabète à l'érudit, qui jamais ou presque, n'entend vraiment le cri déchirant de la création du monde vivant, à travers les règnes, à travers les êtres.

Mais il y a autre chose ! Si on réfléchit un peu plus que d'habitude, est-il si normal, est-il si naturel, au fond, que l'humain après tant de pensées, de paroles et d'actions civilisatrices, doive s'agiter pour gagner ce qu'il n'a pas, et garder ce qu'il a : propriété, priorité, notoriété, célébrité, par exemple ... Obsédé gagnant ou perdant par la réussite sociale personnelle, pour lui ou les siens, et que, par-dessus le marché, il y voit le sel de la vie, ou pire encore, le sens de la vie. Acquérir, conquérir, mériter, hériter ... une échelle de valeur infantile, si mesquine, si médiocre !

L'homme n'aurait-il encore jamais rien trouvé de mieux que la vente et l'achat des êtres et des choses, ou le vedettariat, toujours imbécile, pour ne pas s'ennuyer sur cette terre ?

Comment l'esprit ne serait pas empli de stupéfaction, à la vue d'un déroulement aussi pitoyable !

Peut-être est-il alors possible de comprendre pourquoi les assemblées humaines, cultivées ou pas, ressemblent à des cours de récréation dans les écoles maternelles ! Jouets, hochets de la naissance à la mort, dans la plus prosaïque « chosification », une parodie de vie assez grotesque, plutôt anthropophage, où l'homme poursuit une carrière inquiétante de cannibale, finalement ridicule, et s'énerve tout en haut du monde vivant.

Pourtant, depuis l'origine, notre être humain veut bel et bien sortir des ténèbres, mais voilà il y a pièges et mirages, songes et mensonges, prodiges et prestiges ... Nos propres créations nous égarent.

Essayons un regard initiatique le plus complet possible de la pensée humaine, en recherche et en démarche au cœur de la vie.

Après des milliards, millions, et milliers d'années, après mille étapes et toutes hypothèses, survient l'époque néolithique. L'homme devient le commencement de l'homme moderne qu'on connaît : art, culture, agriculture, industrie, commerce, l'homme sédentaire.

C'est le temps du vouloir, du savoir, de l'avoir, du pouvoir. Ce n'est plus l'état sauvage, dont l'humain va s'affranchir, ou du moins il le croit ; il devient enfin civilisé, ou plutôt déguisé en civilisé, le sauvage devient présentable, un barbare d'apparence civile et urbaine.

C'est l'instant d'évoquer la « sortie des ténèbres », dont il est bien possible que l'humain que nous sommes ne s'en soit *dégagé* que par une « fausse porte de sortie », préférant dans son inconscience le faux jour de la compétition à la vraie lumière de la compassion.

Il arrive une chose très désagréable, depuis 10 à 30.000 ans ; un enfant mal élevé se prend pour majeur, et le Sapiens Sapiens (qui sait qu'il sait), se retrouve *Homo Bellicosus, Economicus, Horribilis*, malgré alerte et alarme permanentes, de la haute et vaste pensée humaine, à travers les lumières de tous horizons, dont l'une d'elles évoque un idéal modèle humain, celui de Philémon et Baucis, de leur divin mariage, cette idylle conjugale qui unit dans un couple exemplaire deux moitiés du monde, pour le salut du monde, l'époux et l'épouse qui tous deux accueillent n'importe quel nomade ou errant, quidam, tels des dieux ; leur pauvre cabane deviendra le temple des dieux car les deux pauvres hères qu'ils venaient de recevoir étaient précisément Zeus et Hermès, en recherche d'humains véritables.

Alors, toute vie est révélée sainte et sacrée, on ne devient bienheureux qu'en rendant bienheureux.

De telles vues aussi sublimes, on les retrouve chez le Chevalier Ramsay.

Dans son fameux discours, il nous parle de la terre entière comme d'une unique famille dont tous les membres sont les enfants, considérés avec une égale dignité morale et matérielle. Il nous parle aussi de l'élite la plus haute, la seule vraie à qui on doit tout, celle qui tourne le dos à toute idée de dominer qui ou quoi que ce soit.

Cette offrande magistrale peut évoquer le jugement dernier d'un Dieu juste et bon, une même « Lumière » donnée à tous, que l'âme humaine, tournée vers l'Eden, reçoit comme le Ciel, et, tournée vers l'ego, reçoit comme l'enfer.

On sait que la barbarie et la sauvagerie qui bouillonnent au fin fond de l'être, de la nature, retiennent et contrecarrent l'élan vers la pure humanité. Mais qu'est-ce que la pure humanité ?

Les rituels spirituels, allégories et cérémonies de nos Ordres, montrent précisément une humanité comme étant la noblesse essentielle. La Maçonnerie antique et mythique est certes immémoriale, idéale ; la Maçonnerie historique et ostensible, elle, est âgée de trois siècles.

Regardons une loge, n'importe quelle loge, il y règne la dignité, la liberté et l'ordre. Ici, la vie est un combat continu contre toute vanité et passion et elle est l'action continue et ordonnée d'une humanité vers la suprême harmonie.

Là, rien ni personne n'est ni important ni insignifiant. En ce lieu, on ne sépare pas, on ne répare pas, on ne compare pas, car, par la fraternité transcendante, la nature pure de la franc-maçonnerie règne et témoigne en ces lieux d'une unité qui surpasse tout, qu'elle soit plus ou moins ou pas du tout ressentie. C'est une unité essentielle, cette confrérie des vivants, où les comparaisons n'ont rien à faire, une authentique hiérarchie où chacun est à son poste, où tout poste est également regardé et respecté, une sublime anarchie : harmonie des contraires.

C'est la pure humanité impersonnelle, pas en deçà mais au-delà de la personne humaine, au cœur et au service de toute la Création. La vie en loge règne et témoigne d'un ordre idéal. Ici, le quidam réalise à l'instant la vie individuelle divine ; l'immensité divine est en elle, hors l'engrenage fatal de la nécessité. Nous avons évoqué plus haut les plus sublimes génies de l'humanité, connus ou inconnus. Tous ont deux points communs capitaux qui les réunissent, à travers le temps et l'espace : une imagination et une intelligence globales sans limite à travers les faiblesses mêmes de leurs héros centraux, et chez ceux-ci une priorité absolue du cœur comme valeur suprême, d'où une exemplaire désinvolture qui pourrait paraître laxiste et en est le contraire absolu, car elle est consacrée à l'essence même de la Vie, et non à ses phénomènes.

Un genre de trame divine céleste qui traverse le monde terrestre et transcende tout. Ni croire, ni conclure, ni choisir.

En vérité, la maçonnerie est l'utopie. De même que le génie inconnu ou connu, elle ne crée pas comme le talent, mais rappelle l'essentiel. Elle est aussi plus concrète que toute chose concrète, car si elle vise à la fin des temps, elle inclut celle-ci dans l'actuel même, elle ennoblit tout et embellit tout ce qui est et se fait dans l'instant.

Pris dans le tourbillon de la vie apparente, nous n'allons presque jamais au fond des choses : *mourir pour renaître, pour renaître tout autre.*

Que voit-on ici ? Le meilleur du monde ? Ou le contraire du monde !

Quelque chose de monumental, de vertigineux, paraît échapper à la vue profane, à l'extérieur et à l'intérieur de la franc-maçonnerie ; c'est la priorité absolue de la bienfaisance, sa nature exacte et sa valeur suprême, raison d'être finale et fondamentale de la vie humaine.

Or, la maçonnerie est un ordre, donc un rituel rappel à l'ordre.

Face à tous les « ordres » historiques de la nécessité, la Maçonnerie, elle, est l'ordre de la bienfaisance souveraine et suprême, et aussi de la bienveillance, inconditionnelle, universelle, qu'elle soit comprise ou pas par les vues profanes des non maçons et parfois des maçons que nous sommes.

Comme on l'a déjà vu, la bienfaisance maçonnique dissout et dissipe l'importance comme l'insignifiance. Elle unit tout d'un trait ; donner et recevoir sont une seule et unique chose.

Alors tout don moral ou matériel, toute bienfaisance, devient un véritable partage divin, dévoile sa vraie dimension incommensurable ; mêlant toutes hypothèses sur la cause et la fin du monde, de l'humanité, de la vie, de l'univers, elle rappelle un grandiose mystère, l'unicité de donner et recevoir, car tout est transfiguré quand amour et lumière essentiels découvrent l'infinie profondeur qu'on ne peut nommer de toute existence à l'insu même des consciences.

La prise de conscience réelle d'une vie sainte et sacrée suggère inévitablement une égalité réelle et totale entre les êtres.

On a dit « mystère des deux natures », en tout vivant, en tout maçon expressément ; deux natures presque toujours ignorées par l'esprit profane toujours présent à l'extérieur et menaçant à l'intérieur.

Deux natures :

- la première nature, morale et matérielle, alertée et alarmée, ne peut plus ignorer la foule des déshérités à la naissance, foule majoritaire ou pire encore foule minoritaire, oubliée par nation, nature, race, caste, espace, espèce. Exemples : maladies orphelines, êtres isolés de toute sorte, femmes et enfants abandonnés, tous les handicapés, tout couple uni âgé qu'on sépare pour des raisons morales, sociales, médicales, économiques, etc.
- la deuxième nature, idéale et totale, réelle et éternelle, pourtant partout présente, qui cherche et attend son heure au fin fond de toute étincelle d'existence, de souffrance.

Les exemples cités ici, et tous autres, sont des cas dont on ne peut se défaire à aucun prix sous aucun prétexte, car sans eux il n'y a ni civilisation, ni humanité, mais seulement caricature et imposture.

Attention ! Ici paraissent des thèmes, des exigences dont on ne ressentira jamais assez l'ampleur, la hauteur, la profondeur ni surtout la véracité intégrale.

Ici est révélée la nature vraie et véritable de la maçonnerie, de la voie élevée d'exception qui est celle de la Bienfaisance et de la Bienveillance maçonniques fondamentales.

C'est tout autre chose qu'un bon mouvement, qu'une série de pensées, paroles et actions louables. Il s'agit là, en fait, de l'expression voulue et vécue d'une intime et totale conviction, dans un monde et un ordre qui concerne la vie et tout ce qui vit.

Ce n'est pas un beau rêve éveillé, mais la condition absolue d'une existence authentique vers la Vraie Vie, vers le réel humain qui, s'il est parfaitement sincère, unit tout dans l'amour et la lumière effectivement universels dans tous domaines, à tous niveaux, en tout instants de l'existence des êtres, en un mot, la convergence quasiment et carrément

miraculeuse de chacun et tous, enfin réveillés, en fin de compte ressuscités.

On ne sait jamais vraiment comment définir le civilisé. On peut, on doit, une fois pour toutes, proclamer avec notre corps, notre esprit, qu'un être civilisé situe en n'importe quelles circonstances le vital avant tout superflu ; le vital, c'est-à-dire la priorité sans conteste de la sûreté, de la santé, de la dignité, de la déité même de tout être, humain et autre, et par-dessus tout, le vrai brûlant et ardent désir du cœur triomphant, valeur suprême dans tous les rapports humains avec le Créateur, la Créature, la Création, avec le Divin, l'Humain, le Vivant.

Nous avons en occident des textes archi concentrés, aussi profonds que d'une simplicité vertigineuse :

- L'Évangile de Jean : « *La lumière a lui dans les ténèbres, qui ne l'ont jamais reçue* ».
- Épître de Paul : « *Tout passe, hors l'Amour* ». Évidemment, l'Amour de tout.
- L'Ecclésiaste : « *Jamais rien de nouveau sous le soleil, vanité des vanités, tout est vanité* »
- L'Apocalypse : « *Voici l'Amour et la Lumière du Ciel, que tous se terrent* »

Et tant d'autres en Occident et en Orient, au Nord et au Sud ! Tous nous disent une seule valeur qui surpasse tout, c'est l'Amour. Elle nous révèle que l'existence n'est pas la vie mais l'esquisse de la Vie. D'où une intéressante réflexion : en fin de compte, notre action n'est-elle qu'agitation ? À vrai dire, rien n'est sûr et tout est possible des hypothèses sur la cause et la fin. Mais quelles que soient la cause et la finalité, à dire vrai, cette obsession pour soi de réussite sociale personnelle dont on fait une valeur de premier plan n'est peut-être rien d'autre que le reliquat et le résultat pitoyable de l'aléa des temps des ténèbres.

Peut-être qu'à chaque instant de notre existence aléatoire et arbitraire, la vraie Vie est reniée et trahie en permanence depuis l'origine (espace et temps), par la barbarie et la sauvagerie inhérentes ?

En fin de compte, nous tous, vivants/mourants, subissons tous ensemble, quelles qu'en soient les raisons et les causes, l'engrenage fatal d'une prison, notre propre œuvre aux conséquences incalculables.

Nous continuons à croire, à tout moment, disposer d'un libre arbitre que nous avons peut-être perdu par vanité et avidité, à la racine, à la source, et reperdons continuellement par une opération pas très claire :

- Oubli de notre être réel, notre vraie nature ;
- Ennui qui en résulte, ne sachant pas ou plus pourquoi et comment nous sommes là ;
- Guerres et agressions continues contre ciel et terre, Dieu et Tout et nous-mêmes.

D'où cet acharnement absurde, aberrant à vouloir faire de grandes choses, au lieu de faire grandement les moindres choses.

Mais au-delà de nos tourments et anxiétés, il y a le monde et l'ordre de la Maçonnerie, plus exactement l'essence de la maçonnerie, l'imperceptible pressentiment que la vie est authentiquement sainte et sacrée et quelque chose dont on n'a encore aucune idée.

Vivre libre - vibration indicible - sensation intime et ultime de contemplation immuable, infiniment au-dessus de nos actions paroles et pensées forcément dérisoires.

Là, auprès de la Lumière inouïe du « Pur Amour » qui unit et inclut tout, seule raison d'être de tout, la franc-maçonnerie sans limite conduit sa marche vers l'Unité et l'Éternité, la Vie et l'Univers sublime, si loin, et peut-être plus proche de nous que nous-mêmes.

Sans souci des incroyances et croyances innombrables, des incultures et cultures, voici le quidam divin en quête divine.

Apollonius de Tyane

par Bertrand de Maillard

Dans les années 60, Bertrand de Maillard donnait de nombreuses conférences sur divers sujets se rapportant à la tradition ésotérique. À la demande de Philippe Encausse, plusieurs de ses conférences ont été alors transformées en articles destinés à la revue. C'est en 1966 que fut publiée cette étude très complète sur une personnalité peu connue de notre Tradition et, en hommage de mémoire à la fois à notre cher Bertrand et à ce grand initié que fut Apollonius, nous nous sommes cru fondé de republier aujourd'hui cet article.

Cet article est le confluent d'une curiosité et d'une orientation. Curiosité ? Celle de savoir pour quelles raisons il est fait mention d'Apollonius de Tyane dans la tradition martiniste. Orientation ? Assimiler la tradition par l'étude des Initiés ou des sages qui en ont été les maillons.

Je pourrais ajouter qu'il est utile d'étudier Apollonius de Tyane, tant il semble qu'il y ait peu de documentation disponible sur le sujet à l'heure actuelle. Et aussi parce qu'il entre bien dans la ligne tracée, cet être exceptionnel dont on a dit qu'il fut le séjour d'un dieu parmi les hommes et qu'il représente la synthèse de la Mystique, de la Philosophie et de la Thaumaturgie.

Il n'est pas commode d'écrire un article sur Apollonius de Tyane, surtout quand on a souci de ne pas croire aveuglément tout ce qu'on vous raconte et que l'on se pique de sens critique et d'esprit rationnel.

Il est difficile de dégager une silhouette moyenne du personnage, considéré par les uns comme un dieu, par les autres comme un suppôt de Satan ; nous essaierons à la fin de cet article de donner quelques conclusions.

Les sources qui permettent de parler d'Apollonius de Tyane sont assez restreintes. La principale est le texte de Philostrate. Mais, d'abord quelles sont celles qui m'ont permis d'entreprendre cette étude ?

Premièrement, les trente pages que Maurice Magre consacre au personnage dans son livre *Magiciens et Illuminés*. Chose curieuse, à côté du récit poétisé qu'il fait, Maurice Magre n'hésite pas à faire des critiques parfois sévères sur le sujet.

J'ai lu également le livre de Mario Meunier *Apollonius de Tyane ou le séjour d'un dieu parmi les hommes*.

Puis, j'ai lu dans *Dogme et rituel de haute magie* d'Éliphas Lévi ce fameux « Nuctemeron » que l'on attribue à Apollonius de Tyane et que je n'ai pas vu figurer dans la liste des œuvres de notre sage.

Qu'il s'agisse de Magre ou de Meunier, comme d'ailleurs de nombreux ouvrages consacrés au thaumaturge, il semble bien que la seule et unique source soit toujours Philostrate. Or, si le présent travail est comme une sorte de dilution homéopathique par rapport à l'original, il faut bien dire que la teinture mère est quelque peu suspecte.

Expliquons-nous. Apollonius de Tyane rencontre à Ninive, au début de ses voyages, un certain Damis qui s'attache à ses pas et qui, de ce jour, va noter scrupuleusement jusqu'à la fin de la vie de son maître les faits, gestes, paroles, prodiges, habitudes, rencontres de celui-ci.

Ce texte écrit, mais sans grande élégance, est comme un journal de voyage - car Apollonius de Tyane voyagea toute sa vie. On nous dit bien que Damis rapporte jusqu'aux moindres propos apparemment sans importance. Mais, déjà ce récit est suspect d'un disciple dont on sait qu'il fut, certes, sincère, mais qui ne semble pas jouir de facultés exceptionnelles.

Admettons toutefois qu'il s'agisse d'un récit brut, sans enjolivures ni erreurs trop grossières. Ce texte, conservé par qui et où, on ne le sait pas, parvient mystérieusement entre les mains de l'impératrice Julia Domna, deuxième femme de Septime Sévère, empereur romain de 193 à 211. Cet empereur protège les lettres et sa femme tient une sorte de salon philosophico-littéraire. Un sophiste et rhéteur, Philostrate, fréquente ce salon et c'est lui que l'impératrice charge de rédiger de façon littéraire le récit de Damis.

Nous sommes en pleine expansion du christianisme qui est, à cette époque, l'action par rapport à la réaction que constitue le paganisme. Entre les persécutions on cherche des moyens moins violents de contrecarrer le développement de la religion nouvelle. Et, précisément, c'est une chance de pouvoir opposer au Christ un ascète, un thaumaturge, un sage, un philosophe qui ne fut pas chrétien et qui vécut à peu près à la même époque.

Mais, Philostrate n'est pas spécialement un historien et, de toute façon, à cette époque, on n'a aucune notion de la méthode historique moderne, critique et rationnelle. C'est donc un récit plus ou moins romancé, écrit plus ou moins en fonction du but à atteindre : glorifier et poétiser un être sans doute au-dessus du commun des mortels, mais qui n'est peut-être pas le paysage divin que l'on nous présente.

Je vous ai présenté les sources que j'avais eues en main. Je dois ajouter que Michel Léger ¹ m'a grandement aidé dans ce travail. En effet, il s'est rendu à la Bibliothèque Nationale et il a consulté l'ouvrage de base, c'est-à-dire la traduction de Philostrate, avec notes et commentaires, traduction effectuée en 1862 par Chassang, universitaire, et Michel est revenu avec une vingtaine de pages de notes qui m'ont été précieuses. Il n'a pas eu le temps de lire cet ouvrage de près de six cents pages, mais il en a retenu et copié l'essentiel. Il méritait d'en être remercié.

Je vais donc vous raconter à mon tour - et nécessairement très résumés - la vie, les voyages, les prodiges d'Apollonius de Tyane, et je suivrai les sources habituelles, me réservant de faire plus loin la critique du récit.

Il n'est pas né dans une étable, de parents pauvres. C'est un fils de l'aristocratie riche de Tyane et de la famille des fondateurs de la cité. Mais, sa naissance, aussi bien que sa vie et sa mort, sont déjà le signal des prodiges.

Enceinte, sa mère a un songe ; un dieu lui apparaît. Qui es-tu ? lui dit-elle. Celui que tu portes. Je suis Protée, le vieillard de la mer. Et l'on sait que Protée avait la connaissance du passé, du présent et de l'avenir, don que possèdera Apollonius de Tyane.

¹ Qui devait plus tard succéder à Philippe Encausse comme directeur de la revue. (NDLR)

Mais, cette belle légende est en contradiction avec le récit d'Apollonius de Tyane lui-même disant qu'il a été dans sa vie précédente un pilote de navire. Ou alors il faut imaginer un système compliqué d'entités spirituelles superposées. Revenons au merveilleux.

Dans les temps qui précèdent sa délivrance sa mère se promène avec ses suivantes et, voulant se reposer, s'endort dans une prairie. Elle est réveillée en sursaut par les chants et les ébattements d'ailes d'une troupe de cygnes blancs. L'émotion fait qu'elle accouche prématurément. On raconte aussi qu'au moment précis de sa naissance, dans un ciel serein, la foudre tombe à ses pieds et remonte au ciel comme elle était venue. Souvenez-vous que le maniement de la foudre est la marque de l'un des plus grands pouvoirs et aussi des plus dangereux qui puissent être donnés à certains êtres.

Je vous ai dit que c'est Damis qui avait servi de base à Philostrate pour son récit. Il est évident que tout ce qui précède l'arrivée de Damis dans la ville du Sage provient d'autres sources.

Si la base principale est le récit de Damis et si Philostrate n'a pas fait œuvre critique, il a néanmoins enquêté sur son sujet partout où est passé celui-ci et il a recueilli tous les récits concernant le Sage ; il a ainsi complété et vérifié les dires de Damis.

Mais imaginez que cet homme prodigieux que fut Apollonius a dû laisser, plus de cent ans après sa mort, une impression qui n'a pu qu'aller en s'embellissant, d'autant plus que Philostrate a dû consulter les sources favorables et délaisser les autres.

Donc, voici Apollonius de Tyane en Cappadoce, à une date qu'il est difficile de préciser mais qui doit avoisiner les premières années de notre ère. Il est donc très contemporain de Jésus et il est indéniable que, pendant sa vie, sa renommée sera bien plus grande que celle de notre Maître à nous, tant il est vrai que le christianisme est né comme un feu qui couve longtemps avant de faire un incendie.

Beau comme un dieu, doué d'une mémoire prodigieuse, il est envoyé par son père à Tarse en Cilicie ; c'est la patrie de saint Paul dont il est également le contemporain. Il est l'élève d'Euthydème, il apprécie Euxène. Mais l'ambiance frivole de cette ville ne le satisfait pas. Dès qu'il

le peut, il se rend à Égée, ville voisine de Tyane et suit les leçons d'Euxène, philosophe épicurien qui enseignait paradoxalement la doctrine de Pythagore.

Après avoir étudié toutes les philosophies dans cette ville d'Égée, il se décide pour celle de Pythagore. Il sera pythagoricien, et même au-delà car il veut rester chaste et ne pas prendre femme, bien que le sage de Samos ait été favorable au mariage.

Il laisse pousser ses cheveux et sa barbe, s'abstient de toute nourriture d'origine animale pour ne consommer que des fruits et des légumes ; il refuse également de boire de l'alcool en s'abstenant de vin, car *« l'alcool embue le cerveau et contrecarre la lucidité qui lui permet de voir dans le passé, dans le présent et dans l'avenir »*.

Il pousse le respect de la vie jusqu'à refuser tout vêtement d'origine animale ; son blanc manteau sera fait de lin et il marchera nu-pieds pour ne pas porter de cuir.

Apollonius pense que les bains froids sont seuls salutaires et revigorent le corps alors que les bains chauds amollissent. Chaque fois qu'il pourra, il vivra dans les temples, et précisément à Égée où un temple est consacré à Asclépios (ou Esculape), dieu de la médecine. Mais, là comme ailleurs en d'autres temps, les prêtres ont perdu le sens du sacré et Apollonius, inspiré des dieux, va s'efforcer de rendre au clergé le sens de sa mission. Le clergé, d'ailleurs, sera ravi de la présence d'Apollonius qui attire les foules par ses dons déjà évidents.

Dans ce temple d'Esculape, Apollonius de Tyane commence à apprendre tous les secrets de l'art de guérir, cet art que Pythagore considère comme le premier don des sages.

Le gouverneur de la Cilicie, débauché notoire, voulut séduire Apollonius - séduire au sens propre, si l'on peut dire - mais se fit vertement remettre à sa place et, comme il menaçait de le faire décapiter, Apollonius lui dit : *« Un jour viendra qui ne saurait tarder »*, et, trois jours après, le gouverneur était assassiné.

À vingt ans, après un long séjour à Égée, Apollonius perdit ses parents. Une immense fortune lui venait en héritage. Comment réagit celui qui, sans avoir fait vœu de pauvreté, avait adopté le mode de vie des

ermites ? Il laissa la plus grande part à son frère qui menait une vie très différente de la sienne, dans le luxe et la débauche. À force de bonté et d'indulgence il le ramena à de meilleurs sentiments : c'est alors qu'il distribua le reste de ses biens. À noter qu'il avait fait don à son ancien maître, Euxène, du vivant de son père, d'une maison à Tyane même.

Quand il eut réglé tous les problèmes pratiques, Apollonius appliqua la grande règle pythagoricienne du silence et, pendant cinq ans, il ne prononça pas une parole, voyageant en Cilicie et en Pamphylie. Par sa seule présence, il calma des émeutes, mais toujours lèvres closes, se contentant de gestes ou d'écrits lorsque c'était indispensable.

Puis il partit à Antioche qui n'était pas un lieu favorable aux sages. Il se réfugia dans le temple d'Apollon Daphnéen, proche de la ville, et, là, accompagné de disciples, il partagea son temps entre la prière et la méditation, d'une part, et l'enseignement des foules, d'autre part.

Il est important de noter qu'Apollonius célèbre tous les dieux qu'il rencontre mais qu'il fait chaque jour sa prière au soleil. Levé avant le jour, il prétend que l'inspiration divine est donnée avant le lever du soleil. Il salue ce lever, il salue également son apogée. Seuls l'accompagnent dans ces rites secrets ceux de ses disciples qui ont quatre ans de silence, analogie avec le maître Pythagore.

Ce fameux « Nuctemeron », qui fait penser aux travaux d'Hercule, à la marche du soleil et, pour Éliphas Lévi, aux travaux de l'initiation, doit être signalé quant à l'horaire du sage.

Avant midi donc, celui-ci priait, étudiait ou n'enseignait que ses proches disciples. Ce n'est qu'après midi qu'il répandait sur la foule profane le fruit de son savoir, de ses prières et de ses méditations. Dans certains milieux initiatiques, il est de tradition que le travail se fasse de midi jusqu'à minuit alors que l'étude intérieure et personnelle se poursuit de minuit jusqu'à midi. Et songez aussi que du 25 décembre au 25 juin, du solstice d'hiver au solstice d'été – période analogue au midi à minuit – ce sont les semailles, la germination, l'adolescence et la jeunesse, alors que du 25 juin au 25 décembre, du solstice d'été au solstice d'hiver – période analogue au minuit à midi – c'est la moisson, la récolte de l'âge mûr et de la vieillesse, de la sagesse. Et Apollonius répond à un disciple qui s'étonne de l'assurance de ses réponses : *« J'ai longtemps cherché au temps de ma jeunesse mais le moment de chercher a fait place*

aujourd'hui au moment de livrer ce que j'ai pu trouver. Fais comme moi et tu pourras parler ».

La cure de silence avait été pour beaucoup dans la maturité du sage. Mais nous retiendrons cet important aspect du binaire « étude-enseignement ». Et, nous nous souviendrons que nous ne devons pas garder pour nous ce que nous avons appris, mais le répandre, avec discernement certes.

Après Antioche, Apollonius sent la nécessité d'élargir son horizon et de faire cet éternel pèlerinage aux sources qu'est le voyage aux Indes, voyage périlleux à cette époque, mais, pour l'effrayer, il en faut d'autres.

C'est lors du passage d'Apollonius à Ninive que Damis se sent attiré par la sagesse et la philosophie et va devenir désormais le fidèle disciple du Maître.

Il passe à Babylone, où il rencontre Vardane, roi de ce pays et homme de bien. Il force un peu les portes, mais tout s'arrange et, après un séjour agréable, Vardane lui donne vivres, chameaux et guides pour le voyage aux Indes.

À noter qu'Apollonius laisse faire à Vardane un sacrifice sanglant, mais qu'il se contente de jeter de l'encens sur le feu et d'observer la direction de la flamme et des fumées.

En effet, pas plus dans les sacrifices que dans les libations, Apollonius ne renonce à l'abstention du meurtre et au refus du vin.

À Vardane qui veut lui offrir l'hospitalité du palais, il dit : « *Les sages souffrent plus d'avoir trop que les grands d'avoir peu* », et il loge chez un philosophe de la ville.

Le roi lui offre dix faveurs ; il accepte, au grand étonnement de Damis qui l'a souvent entendu répéter : « *Daignez, ô Dieux, ne m'accorder que peu, et faites que je n'aie le désir de rien, ni besoin de personne* ».

Mais il utilise ses faveurs pour demander la délivrance des Érétriens, peuplade captive et déplacée, vouée à l'extermination. Enfin, il obtient la grâce d'un eunuque surpris avec l'une des épouses du roi, fait qu'il avait prédit à Damis.

Quittant Babylone, la troupe du Sage se dirige vers les Indes. Lors du passage d'une montagne, le Sage voulut éprouver la science de son disciple. Celui-ci s'étonne de ne savoir rien de plus sur les dieux bien qu'approchant des sommets où l'on dit qu'ils se tiennent. « *C'est en soi-même que l'on trouve ses dieux* », conclut Apollonius, disant déjà ce que diront tous les initiateurs qui viendront après lui et répétant ce qu'avaient déjà enseigné ses prédécesseurs.

Ils arrivèrent bientôt en Inde, à Taxila où régnait le roi Phraote. Ils y restèrent trois jours, conformément à la règle de séjour maximum des étrangers. Apollonius eut le plaisir de voir ce roi très sage qui avait été l'élève des brahmanes du centre des sages qu'il allait justement visiter et qui, comme lui, étaient végétariens et s'abstenaient de tout sacrifice d'animaux.

Il apprit de ce roi quelles épreuves et quel noviciat, pourrait-on dire, précédaient l'admission d'un candidat à la sagesse. Il apprit aussi que les sages, dans leur citadelle, se défendaient par des moyens surnaturels, notamment en maniant la foudre.

Puis, ce fut le séjour dans cette fameuse citadelle des sages brahmanes, dont la description nous rappelle la symbolique Agarththa de Saint-Yves d'Alveydre, mais ce lieu n'était pas souterrain. Ces moines, dont le chef s'appelait Iarchas, étaient tous des sages initiés : cheveux longs, mitres blanches, vêtements de lin blanc, ils donnent au Tyanéen la preuve de leur science en lui racontant sa propre vie par le détail depuis sa naissance, avec ses propos, ses études, etc. Et ils entreprirent de compléter l'enseignement de ce nouveau disciple qu'ils avaient admis d'emblée. Seul Apollonius était admis aux entretiens secrets. Ses amis restaient à l'écart ou n'étaient conviés qu'à certains moments.

Apollonius fut invité à assister aux prières des sages. À midi et à minuit, ils se rendaient - après des ablutions rituelles - dans un lieu sacré, en chantant des cantiques, puis ils s'élevaient au-dessus du sol, à environ un mètre, et restaient ainsi quelques instants pour honorer le soleil en s'étant détachés de la terre.

Apollonius put voir aussi à quel point ils commandaient aux éléments quand, recevant un roi venu les consulter, le décor changea comme avec une baguette magique : la terre se recouvrit d'un gazon plus moelleux

qu'un tapis, des tables se chargèrent de toutes sortes de fruits, légumes, pain et racines. Des trépièdes se déplacèrent tout seuls pour venir servir les hôtes.

Il assista également à des guérisons miraculeuses, car on venait de loin voir ces sages ascètes qui guérissaient les âmes et les corps.

Ils avaient, en outre, le don de se rendre invisibles et, comme nous l'avons vu, de protéger leur citadelle par toutes sortes de prodiges (nuages la voilant aux regards ou foudre terrassant les assaillants).

Après plusieurs mois passés en compagnie de Iarchas et de ses compagnons, Apollonius prit le chemin du retour vers l'Ionie. À Éphèse, il fit des prodiges. Il prédit tout d'abord la peste et, finalement, il en délivra la cité en faisant lapider un faux mendiant qui n'était finalement qu'un démon.

Partout où il passait, le Tyanéen enseignait les foules et tentait de morigéner ses auditeurs qui, souvent, en avaient grand besoin.

Se rendant en Troade, il évoqua Achille qui lui apparut et avec qui il conversa toute la nuit.

Se rendant ensuite à Corinthe, il fit une prédiction qui se réalisa plus tard au sujet de l'isthme : « *Cette langue de terre sera coupée, ou plutôt elle ne le sera pas* », et Néron, ayant entrepris le percement de l'isthme, abandonna les travaux.

C'est à Corinthe qu'il rencontra un autre disciple, Ménippe, qu'il arracha aux sortilèges d'une belle courtisane, et qui devait le suivre jusqu'à Alexandrie. Là, il accomplit un nouveau prodige : dans la salle du banquet d'un mariage il fit s'évanouir tout ce qui se trouvait de précieux sur les tables.

Continuant ses périples, il se rend en Crète et, finalement, à Rome où Néron, qui se déshonore de toutes les façons, a commencé la chasse aux philosophes. Chemin faisant, il en rencontre un qui fuit et raconte ce qui se passe à Rome ; du coup, les disciples du Tyanéen, de trente-quatre, se réduisent à huit, sous les plus divers prétextes.

Bravant tous les obstacles, Apollonius pénètre dans Rome où les espions de Néron sont partout. Mais, la bienveillance du consul Télésinus le met hors de danger. Toutefois, Démétrius, philosophe cynique, tient des propos violents qui sont rapportés au préfet du prétoire, Tigellin. Démétrius est banni, mais Apollonius est surveillé. Une prédiction lui vaut un redoublement de suspicion : « *Un événement arrive qui n'arrive à rien* » (allusion à la foudre qui tombe sur la coupe que tient Néron mais ne le tue pas).

Mais, finalement, Apollonius, pour avoir traité l'empereur de bouffon dans un propos privé, est appelé au tribunal de Tigellin. Le délateur tenait au-dessus de la tête du Sage le rouleau sur lequel il avait écrit ses accusations, disant : « *C'est une épée bien affilée et tu ne pourras pas y échapper* ». Mais, quand Tigellin prit le rouleau pour le lire, il était blanc. Tigellin, comprenant qu'il avait à faire à plus fort que lui, laissa Apollonius entièrement libre. Avant de quitter Rome – dont le spectacle écœurait le Sage et ses compagnons – celui-ci s'offrit un petit, et même un grand miracle : il ressuscita une jeune fille morte que l'on menait au bûcher. Certes, il y a bien matière à discussion, léthargie ou mort ? Mais, le prodige fut remarqué.

Ce fut ensuite le voyage en Espagne, en Grèce et en Égypte.

Conformément à la doctrine pythagoricienne, Apollonius ne recule pas devant l'action politique. Le régime odieux de Néron soulève les provinces. Il conseille ce qu'il estime être leur devoir à Galba, Othon et Vitellius qui, avant de devenir d'éphémères empereurs, sont gouverneurs en Espagne et sont sollicités pour une rébellion par Vindes, gouverneur de la Gaule.

En Grèce, il se fit initier aux mystères d'Éleusis par celui-là même qu'il avait désigné quatre ans plus tôt quand le Grand-Prêtre de l'époque lui avait refusé l'entrée des sanctuaires parce qu'il le considérait comme un magicien.

Arrivant ensuite en Égypte, à Alexandrie, il sauve un innocent de l'exécution. Là encore, il joue un rôle politique. Après le règne éphémère des trois empereurs, le général Vespasien, commandant les légions d'Orient, fut élu par ses troupes. Et c'est à Alexandrie que Vespasien vient consulter Apollonius dans le temple même où celui-ci avait élu domicile.

Il lui indiqua deux conseillers : Euphrate et Dion ; mais, l'un de ceux-ci, jaloux de voir que l'empereur était toujours avec Apollonius et l'écoutait fidèlement, se vengea en desservant le Tyanéen auprès des gymnosophistes, comme nous le verrons. D'ailleurs, Apollonius reprocha à Vespasien d'asservir la Grèce et refusa de voir l'empereur qui sollicitait une entrevue.

À Alexandrie, un habitant avait un lion apprivoisé. Quand cet animal vit le Sage, il vint se coucher à ses pieds en faisant entendre un long ronronnement. Apollonius prétendit alors que le lion était le roi Amasis d'Égypte et, alors, l'animal pleura. Il fut décidé de le conduire à Léontopolis dans le temple.

Avant de quitter Alexandrie, il éprouva une nouvelle fois ses disciples comme il l'avait fait avant l'entrée dans Rome. Vingt sur trente restèrent sous la conduite de Ménippe. Le Sage se retrouva, pour remonter la vallée du Nil, avec dix compagnons, dont Damis.

Il vit, non sans difficultés, la secte des gymnosophistes qui vivaient nus, en philosophes cyniques qu'ils étaient. Mais, ils avaient été prévenus contre Apollonius par Euphrate. Après avoir refusé de voir le Sage, ils finirent par l'admettre et commencèrent à lui dire des choses peu aimables. Le Tyanéen ne les ménagea pas et défendit vigoureusement les sages de l'Inde devant leur chef Thespésion.

Ils essayaient d'opposer leur simplicité de mœurs et de vie aux prodiges des Brahmanes qu'on leur avait rapportés. Quand ils eurent rompu des lances oratoires avec Apollonius et reconnu que celui-ci était au moins leur égal, le ton devint plus amène. Un de leurs disciples, Nilus, les quitta pour suivre Apollonius.

Non loin de là, celui-ci délivra le pays d'un satyre en l'enivrant, puis, quittant le pays, il voulut aller en Phénicie puis revoir l'Ionie et la Cilicie.

Il eut l'occasion de conseiller Titus, fils de Vespasien et bientôt empereur.

À Tarse où il revint, il put constater que les mœurs étaient devenues meilleures que lors de son premier séjour, tout jeune. Il y accomplit

encore des prodiges. Il guérit un jeune homme et le chien qui l'avait mordu : tous deux étaient enragés.

Titus succéda à son père Vespasien, mais cet empereur ne régna que deux ans. Il fut remplacé par son frère Domitien qui surpassa Néron par la tyrannie et la cruauté. Les philosophes furent pourchassés. Avec l'inconscience que seule confère la sagesse, Apollonius se mit en campagne pour ranimer les courages et se dresser contre l'opresseur.

Il était en relation avec trois personnages : Orthitus, Rufus et Nerva qui complotaient plus ou moins contre Domitien après l'avoir suivi. Celui-ci prit des mesures contre ses adversaires qu'il exila. Il fallut donc être discret pour correspondre.

Enfin, un propos du Sage fut rapporté par Euphrate à l'empereur, ce même Euphrate qu'Apollonius avait recommandé à Vespasien et qui l'avait desservi auprès des gymnosophistes. Apollonius s'était contenté de traiter d'insensé celui (c'est-à-dire l'empereur) qui pense échapper au destin des Parques. Domitien ordonna de se saisir d'Apollonius et de le mener à Rome sous bonne escorte. Devançant cet ordre, le Sage se rendit lui-même dans la capitale de l'Empire.

À Pouzzoles, il rencontra son vieil ami Démétrius, lui-même exilé en tant que philosophe, qui essaie lui aussi de dissuader son maître ; il ignorait le but du voyage, mais voyant qu'on se jette dans la gueule du loup, il veut empêcher une telle folie. Dans sa réponse d'une hauteur toute philosophique, le Tyanéen, sans convaincre Demetrius, ranime le courage de son disciple Damis qui, laissé libre de choisir, suit néanmoins son maître.

Arrivé à Rome, les délateurs préviennent tout de suite Elion, préfet du prétoire, de la présence d'Apollonius. Celui-ci est aussitôt appréhendé et conduit devant le préfet qui, après l'avoir apparemment rudoyé, l'interroge seul à seul. C'est un subterfuge pour s'entretenir amicalement avec celui qu'il a connu à Alexandrie lorsque Vespasien venait le consulter. Elion avait apprécié le Sage et il lui donna les meilleurs conseils pour se défendre devant Domitien. Après cinq jours de prison, il comparaît devant l'empereur qui lui pose un certain nombre de questions et, finalement, lui fait couper la barbe et les cheveux. Ceux-ci avaient la longueur que la nature, au cours de quelque quatre-vingts ans, avait pu leur donner.

S'il a consolé les prisonniers par sa philosophie pendant les cinq jours précédents, s'il a deviné, par sa double vue, les espions qui lui étaient envoyés tant dans la première prison que dans les fers, il va démontrer à Damis, qui se lamente de voir son maître ainsi maltraité et en bien grand danger, qu'il n'a rien perdu de sa puissance thaumaturgique. Dans sa cellule, il se défait de ses fers pour montrer qu'il sera bientôt libre et revient dans ces mêmes fers avant d'en être extrait pour être remis dans la première prison où ses anciens compagnons n'en reviennent pas de le voir paraître à nouveau. Il reste encore cinq jours dans cette prison avant de comparaître une nouvelle fois devant Domitien qui a réuni pour condamner le philosophe toute le gratin de Rome.

Apollonius a préparé, pendant les jours qui précèdent sa comparution, une longue plaidoirie intitulée son « Apologie ». Il n'aura pas à s'en servir ; nous ne la connaissons que par Damis qui nous la rapporte. L'accusateur a proposé à Domitien quatre questions ou chefs d'accusation, en ne laissant qu'une brève réponse à l'accusé. Mais le Sage saura répondre avec tant de prudente logique que l'assistance en est ébranlée. Et, miracle, Domitien, sentant l'ambiance défavorable, absout l'accusé. Mais, le miracle le plus étonnant, c'est Apollonius qui va l'accomplir : après avoir rendu grâce à l'empereur de son geste de clémence, alors qu'il est toujours à son banc d'accusé, il dit : « *Laisse-moi donc partir, car tu ne peux rien sur mon âme, et sur mon corps lui-même tu n'as aucun pouvoir* ». Puis, Apollonius s'évanouit comme une ombre et disparut du prétoire. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Domitien n'avait pas fière allure. Pour se donner une contenance, il voulut appeler la cause suivante, mais il ne put trouver ses mots et dut lever l'audience.

Avant de comparaître, Apollonius avait renvoyé Damis auprès de Demetrius, à Pouzzoles, le chargeant de dire à ce dernier qu'il les rejoindrait bientôt. Ceux-ci se lamentaient et, plus le temps passait, plus leur angoisse était grande, lorsqu'ils virent apparaître Apollonius. Tel saint Thomas devant le Christ, ils voulurent le toucher, tant était invraisemblable une telle présence. Mais, c'était bien lui qui avait franchi une grande distance en quelques heures.

Apollonius et Damis retournèrent en Grèce où personne ne voulait croire en la présence du Sage après avoir appris son arrestation. Il visita encore des temples et, contre l'avis des prêtres, l'ancre de Trophonius et,

finalement, se rendit à Éphèse. C'est là qu'un jour, peu après midi, alors qu'il enseignait les foules, il s'interrompit au milieu de son éloquence habituelle puis, comme absent, se mit à crier : « *Frappe, Stephanus, frappe, et prends garde que le tyran n'échappe* ». Puis, il explique à la foule interdite que Domitien venait d'être assassiné.

Nerva succéda à Domitien et sollicita les conseils du Tyranéen qui, prévoyant le court règne de cet empereur et sa propre fin très prochaine, lui répondit : « *Nous vivrons ensemble longtemps, mais ce sera dans un lieu où nous ne commanderons à personne et où personne ne nous commandera* ». Puis, comme ces animaux qui ne veulent pas donner le spectacle de leur mort, Apollonius envoya Damis à Rome avec un message pour Nerva et il en profita pour disparaître. Personne ne sut où il était passé. Damis ne le retrouva pas à son retour. Les plus belles légendes circulèrent ; mais, il est un fait, c'est que personne ne trouva ni son corps ni sa tombe. Quelque temps après, il apparut à un disciple incrédule s'interrogeant sur l'immortalité de l'âme. Ainsi, par-delà la mort, le Sage de Tyane voulait faire encore un prodige.

Telle est la vie de cet extraordinaire thaumaturge, éclair de sagesse dans un monde en pleine mutation. On sait à peu près la date de sa disparition terrestre car Nerva fut empereur de 96 à 98 après Jésus-Christ.

Le Tyranéen attribuait à son régime de vie ultra-ascétique les facultés qu'il avait. Quelles que soient les véritables raisons de ses facultés, tous ceux qui ont lu la vie des grands initiés ou des grands thaumaturges, ou même des grands saints, savent que ce qui est étrange n'est pas antinaturel, mais ne fait que mettre en jeu des forces latentes ou insoupçonnées.

On attribue à Apollonius diverses œuvres : *Apologie* (projet de défense devant Domitien), un traité d'astrologie (en quatre tomes), *Sur les sacrifices* (cité par Eusèbe de Césarée), *Hymne à la mémoire, Doctrine de Pythagore, Testament, Lettres*. Nulle part il n'est fait état du « Nuctemeron ». Ou bien c'est une erreur d'Éliphas Lévi (en annexe de son ouvrage *Dogme et rituel de haute magie*), ou bien ce fragment est un extrait du traité d'astrologie.

Ce mot « Nuctemeron » signifie littéralement le jour et la nuit et, symboliquement, la lumière qui sort des ténèbres, l'ordre du chaos. C'est

dans ce texte que deux compagnons de la Hiérophanie ² trouvèrent leur pseudonyme : Gérard Encausse, qui était médecin de son état, prit le nom de « Papus », premier génie de la première heure (génie de la médecine), le docteur Lalande, gendre de M. Philippe, prit celui de « Haven », septième génie de la première heure.

LE NUCTEMERON (attribué à Apollonius de Tyane)

Première heure :

Dans l'unité, les démons chantent les louanges de Dieu, ils perdent leur malice et leur colère.

Seconde heure :

Par le binaire, les poissons du Zodiaque chantent les louanges de Dieu, les serpents de feu s'enlacent autour du caducée et la foudre devient harmonieuse.

Troisième heure :

Les serpents du caducée d'Hermès s'entrelacent trois fois, Cerbère ouvre sa triple gueule et le feu chante les louanges de Dieu par les trois langues de la foudre.

Quatrième heure :

À la quatrième heure, l'âme retourne visiter les tombeaux : c'est le moment où s'allument les lampes magiques aux quatre coins des cercles, c'est l'heure des enchantements et des prodiges.

Cinquième heure :

La voix des grandes eaux chante le dieu des sphères célestes.

Sixième heure :

L'esprit se tient immobile, il voit les monstres infernaux marcher contre lui et il est sans crainte.

² On désigne souvent sous cette appellation le groupe d'ésotériciens réunis autour de Papus à la charnière des 19^e et 20^e siècles. La paternité de ce mot reviendrait à l'un d'entre eux, Victor-Émile Michelet, auteur d'un livre témoignage, *Les Compagnons de la Hiérophanie*.

Septième heure :

Un feu qui donne la vie à tous les êtres animés est dirigé par la volonté des hommes purs. L'initié étend la main et les souffrances s'apaisent.

Huitième heure :

Les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie font correspondre entre eux tous les êtres de la nature.

Neuvième heure :

Le nombre qui ne doit pas être révélé.

Dixième heure :

C'est la clé du cycle astronomique et du mouvement circulaire de la vie des hommes.

Onzième heure :

Les ailes des génies s'agitent avec un bruissement mystérieux, ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messagers de Dieu.

Douzième heure :

Ici s'accomplissent par le feu les œuvres de l'Éternelle lumière.

Mais, ce thaumaturge n'est pas un simple faiseur de miracles ; il mérite bien de s'inscrire dans la liste de ceux qui constituent les maillons de la grande Tradition Universelle. J'en veux pour témoignage cette lettre philosophique qu'il envoya à son ami Valérius pour lui exposer certaines vérités sur la vie et la mort.

Consolation à Valérius

Personne ne meurt, si ce n'est en apparence, de même que personne ne naît, si ce n'est en apparence. En effet, le passage de l'essence à la substance, voilà ce qu'on a appelé *naître*. Et ce qu'on a appelé *mourir*, c'est au contraire le passage de la substance à l'essence. Rien ne naît, rien ne meurt en réalité, mais tout paraît d'abord pour devenir ensuite invisible ; le premier effet est produit par la densité de la matière, le

second par la subtilité de l'essence qui reste toujours la même, mais qui est tantôt en mouvement, tantôt en repos. Elle a cela de propre dans son changement d'état que ce changement ne vient pas de l'extérieur : le tout se subdivise en parties ou les parties se réunissent en un tout, l'ensemble est toujours UN. Quelqu'un dira peut-être : qu'est-ce qu'une chose qui est tantôt visible, tantôt invisible, qui se compose des mêmes éléments ou d'éléments différents ? On peut répondre que, lorsqu'elles sont massées, elles paraissent à cause de la résistance de leur masse ; au contraire, quand elles sont espacées, leur subtilité les rend invisibles. La matière est nécessairement renfermée ou répandue hors du vase éternel qui la contient, mais elle ne naît ni ne meurt...

Comment donc une erreur aussi grossière que celle-ci a-t-elle pu subsister si longtemps ? C'est que quelques personnes s'imaginent avoir été actives quand elles ont été passives ; elles ne savent pas que les parents sont les moyens et non les causes de ce qu'on appelle les naissances des enfants, comme la terre fait sortir de son sein les plantes mais ne les produit pas. Ce ne sont pas les individus visibles qui se modifient, c'est la substance universelle qui se modifie en chacun d'eux. Et cette substance, quel autre nom lui donner que celui de substance première ? C'est elle seule qui est et demeure, dont les modifications sont infinies, c'est le dieu éternel dont on oublie, à tort, le nom et la figure pour ne voir que les noms et les figures de chaque individu. Mais ce n'est rien encore. On pleure lorsqu'un individu est devenu Dieu, non par un changement de nature mais par un changement d'état. Il ne faut pas déplorer la mort, mais au contraire l'honorer et la vénérer.

Ce qu'il y a de plus illustre sur la terre, c'est un grand pouvoir et parmi ceux qui ont un grand pouvoir, le plus recommandable est celui qui se commande à lui-même. Est-il conforme au respect qu'on doit à Dieu de se plaindre de la volonté de Dieu ? S'il y a un ordre dans l'univers et si cet ordre est réglé par Dieu, le juste ne désirera pas les bonheurs qu'il n'a pas ; un tel désir vient d'une préoccupation égoïste et contraire à l'ordre. Mais, il estimera comme heureux ce qui lui arrivera. Avancez dans la sagesse et songez à guérir votre âme, rendez la justice et corrigez les coupables ; cela vous fera oublier vos larmes ; vous ne devrez pas penser à vous avant de penser au public. C'est le contraire que vous devez faire.

Voulez-vous savoir ce qu'est la mort ? Faites-moi périr aussitôt après le dernier mot que je prononce ; aussitôt, privé de mon enveloppe matérielle, je suis plus puissant que vous.

La femme martiniste et l'initiation des femmes

par Adrienne SERVANTIE-LOMBARD

*Tous ceux qui ont eu le bonheur de rencontrer un jour
Adrienne Servantie-Lombard ont gardé de cette femme exceptionnelle
un souvenir à la fois affectueux et fort.
Martiniste de cœur et d'esprit, elle avait compris la loi d'amour
qui est la seule apte à nous ouvrir les yeux sur ce monde.
Féministe, elle l'était, mais en-dehors de ces mouvements revendicatifs
et agressifs qui font le plus souvent
plus de tort que de bien à la cause des femmes.
Car Adrienne savait qu'au plan de la spiritualité,
le seul combat qui compte, c'est celui de l'Amour
et que le seul chemin à suivre, c'est la voie cardiaque.
Nous sommes heureux de faire revivre dans les pages
qui suivent le souvenir de notre chère Adrienne
à travers cet article qu'elle donna
à la revue en mai 1980.
Comédienne, elle avait tourné dans de nombreux films
aux côtés des plus grands réalisateurs et acteurs,
Jacques Tati, en particulier.
Dans les réunions où nous la rencontrions,
elle n'en faisait jamais état,
(louable modestie !)
préférant apporter sa pierre aux recherches
que nous entreprenions.*

Il y a plusieurs années, vers 1960 je crois, Jacqueline Basse, devenue la femme de notre cher Philippe Encausse, créa le Cercle « Amélie de Boisse-Mortemart ». Il n'y avait que des femmes. Si je me souviens bien, Jacqueline, la présidente, Suzanne Perret, Suzanne Michon, oratrice à la voix magnifique, Maria Lorenzo, Jacqueline Ackermann et moi-même. J'ai oublié certains noms. C'était rue de Liège (à Paris). D'abord seules pour travailler, nous avons eu bientôt des visiteurs et peu à peu le cercle est devenu mixte. Les hommes, nos frères, pensant comme Louis-Claude de Saint-Martin et Papus, que « *la femme à l'égal de l'homme avait une âme* », venaient nous instruire et s'instruire, les travaux étant supérieurement intéressants.

Un jour, la femme est initiée. Mais, de ce fait, la femme martiniste n'est pas un être hors du commun, elle a simplement mis un pied sur le chemin allant vers la Lumière qu'elle cherche.

Donc, elle reçoit une première initiation, ce qui ne lui apprend pas grand-chose, si ce n'est qu'elle réfléchit et cherche en elle ce qu'elle est vraiment. C'est un premier pas : on ne parle bien que de ce que l'on connaît ! Ce fut mon cas.

Or, il y a beaucoup à apprendre. Il faut devenir connaissant. Qui va nous aider, nous guider, nous, Femmes, dans ce sentier où l'on trouve des cailloux, des trous, des bosses, des obstacles de toute nature, au simple et au figuré ???

Notre grand guide à nous, Femmes, c'est l'intuition. A nous de la développer. Comment ?

La nature par sa contemplation peut nous instruire, car tout y est **symbole**. C'est une initiation à la portée de tous. Or, le martinisme nous offre la possibilité d'étudier le symbolisme.

Si une martiniste s'intéresse réellement au symbolisme, c'est pour elle comme une porte qui s'ouvre vers une Clarté. Elle comprend ce qui l'entoure : nature, être, tout ce qui vit, de la pierre à l'arbre, à la rose, à l'animal, aux éléments !

Alors, une période de joie s'installe en elle. Elle va de découverte en découverte, il semble que son esprit s'ouvre et s'illumine. Ce sont là des années vécues, où l'on reçoit l'aide de tous côtés, c'est-à-dire de nos guides, de nos maîtres passés ou présents. « *Demandez et vous recevrez* » s'accomplit en nous, Femmes, dans ces instants bénis.

Je maintiens que la femme initiée au martinisme a, plus que toute autre, des devoirs conscients et acceptés à accomplir.

La maison et le foyer sont pour elle le point d'épanouissement de sa plus grande force. Car, au sein de la famille au foyer donc, grâce à ses facultés, elle devient reine. Mais c'est seulement lorsque la femme est réellement féminine qu'elle remplit la vocation qui lui a été assignée par le Créateur.

« *Ennobler tout et tous autour d'elle* » ! Comment ? Par cette intuition innée qu'elle développe par la méditation, la prière et le respect de toute vie. Créatrice née, la femme se doit de vivre, de vibrer dans le rythme des lois de Dieu.

Faire de cette terre un foyer harmonieux, de son foyer un sanctuaire où enfants, hommes, amis, peuvent venir chercher et trouver la détente, le repos, l'harmonie de l'âme. Cette harmonie qui donne un stimulant nouveau ainsi que des forces neuves pour chaque activité de l'homme.

Complémentaires, hommes et femmes doivent, dans leurs activités, se joindre en un rythme régulier : l'un ne doit pas troubler l'autre.

Nous savons que la femme est reliée à la sphère d'essentialité supérieure, entendons par là qu'elle est plus liée à la nature, aux essentiels, que l'homme.

Aussi la qualité de l'intuition de l'homme envers la femme sera pour lui (s'il le veut) une porte s'ouvrant sur la Lumière.

Car lorsque s'accroissent les valeurs spirituelles, l'homme a des égards envers la véritable féminité. Au cours des années et du travail au sein du martinisme, la femme devient plus réceptive encore, plus apte à servir, à donner.

Elle sait aussi que, suivant son vouloir, tous les descendants issus de son sein seront protégés par la Force de la Lumière, même avant leur naissance. Il ne peut en être autrement lorsque la femme sait que, grâce à la richesse de son intuition, elle peut déterminer, presque à elle seule la nature spirituelle du Fruit qu'elle porte. C'est pourquoi la femme est responsable de toute la descendance.

Rappelez-vous les prières adressées aux déesses-mères, aux fontaines dans les bois, etc. Pour la femme martiniste, les anciens savaient. Comme pour ses frères, la pratique de la charité et de la prière est une joie de chaque jour.

Jésus disait : « *Aimez-vous les uns les autres, aimez-vous comme je vous ai aimés. Aimez votre prochain comme vous-même* ». Paroles si belles, si douces à prononcer et à entendre en (écho) au tréfonds de

notre être. Enseignement qu'il serait normal d'appliquer dans la vie quotidienne.

Or, nous sommes tous sur un chemin de probation, petit à petit, suivant nos actes, un de nos maîtres nous aide à franchir les degrés nous menant vers une certaine « maîtrise ».

Alors, seulement, nous pouvons parler, enseigner, et enfin servir. Serviteur inconnu, nous aidons, avec parfois seulement un sourire, ceux qui ont besoin d'un réconfort.

La présence de la femme peut tellement apporter de paix et de joie si elle est consciente de son rôle dans la Création.

Comme je l'ai déjà dit : à la maison, près de son mari, de ses enfants, de ses parents et amis, elle doit être un soleil qui réchauffe tous ceux qui l'entourent.

Aucune besogne n'est rebutante puisqu'elle sait que tout travail est une prière et, automatiquement, chaque geste devient précis, harmonieux, parce que pensé avec la générosité de son cœur de femme. Et tout est joie !

La femme martiniste sait qu'en tout être, même le plus laid, le plus vil, il y a une petite étincelle de vie.

Seulement, parfois, cette petite étincelle est enfouie dans une gangue si épaisse que plus rien ne rayonne. Nous n'avons pas de mépris pour ces êtres, mais nous pensons et espérons qu'après leur départ d'ici-bas, ils sauront ce qu'ils auraient dû être.

J'ai vu à Paris, il y a une quinzaine d'années, un ami soufi de Téhéran prendre dans ses bras un homme ivre que le cafetier de « La Pergola » à Saint-Germain des Prés jetait dehors. Lui, mon ami, l'a emmené dans un bel hôtel, dans une belle chambre avec salle de bains, disant au cafetier : « *Il est mon frère comme toi et je dois l'aider, car c'est un enfant de Dieu, lui aussi* ».

Ce souvenir est resté gravé en moi, d'autant qu'il n'y avait là aucun intérêt à la base, mais pur amour du prochain, comme dans tous les actes faits par Jésus.

Pour agir ainsi, il faut arriver à faire vibrer son corps au diapason de son âme.

Femme martiniste, fixe toujours en toi l'amour rayonnant, car c'est la grande loi de Dieu.

É T E R N I T É

Hors du temps,
Hors de l'espace,
Tu vis une éternité
Et tout ton être, en vérité,
Vit à l'unisson des grands mondes

Tu frémis, comme l'eau profonde,
Sans laisser voir ton mouvement.
Mais en toi, toute la mouvance
Mais en toi, toute l'espérance
Des mondes ignorés
Des mondes habités
Vit, afflue et tournoie, en une ronde immense ;
Tout n'est plus qu'un immense Agir !

Et tu ressens en toi, et tu possèdes en toi
Tout le chant : c'est l'Amour des mondes !
Et ton corps devenu danse, onde,
Frémit à l'infini, vibration d'univers.
Tu es toi, et tu es l'immensité des mondes !
Tu es toi, et tu es tout l'univers dansant !
C'est l'immense ballet cosmique des étoiles !
C'est le chant, la musique entendue des étoiles !
C'est l'infini qui vit en toi : petit esprit,
Mais c'est le grand Esprit, en toi, qui vit et prie
Car, dans la création entière,
Tout mouvement est la Prière.

*Adrienne Servantie Lombard
30 décembre 1972.*

À propos de l'initiation des femmes, nous avons retrouvé dans les archives de la revue un article qu'Oswald Wirth publia en 1880. Il est toujours d'actualité et même d'une actualité de plus en plus... brûlante. Nous sommes ici à cent lieues du sottisier féministe dont on nous rebat les oreilles.

Oswald WIRTH

INITIATION DES FEMMES

La franc-maçonnerie paraît vouloir faire parler d'elles¹. Les loges françaises viennent, en effet, d'être saisies d'une question de la plus haute importance qui ne manquera pas d'avoir un certain retentissement dans le monde profane. Il ne s'agit de rien moins que de l'admission de la femme dans la franc-maçonnerie.

Ce n'est point-là, il est vrai, une question aussi nouvelle qu'on pourrait bien le croire. Elle fut agitée en France dès 1730, c'est-à-dire cinq ans à peine après l'introduction de la maçonnerie moderne en notre pays. L'idée, néanmoins, ne prit corps d'une façon définitive qu'en 1774, époque à laquelle le Grand Orient de France patronna officiellement la *maçonnerie des dames*, plus connue sous le nom de *maçonnerie d'adoption*.

De nombreuses loges féminines furent alors créées. Parmi elles se distingua surtout la loge *La Candeur*, fondée en mars 1775. Il fut donné, à cette occasion, une fête brillante à laquelle prirent part toutes les dames de la Cour et, en particulier, la duchesse de Chartres, la duchesse de Bourbon et la princesse de Lamballe.

La maçonnerie d'adoption fut ainsi mise à la mode. L'exemple ayant été donné par les personnalités les plus en vue du règne de Louis XVI, il devint de bon ton de se décorer du tablier symbolique. Au point de vue

¹ Nous sommes en 1890 (NDLR).

initiatique, on n'attachait, du reste, aucune importance réelle aux travaux d'adoption.

Cela explique comment, après un moment de vogue, il en fut de la maçonnerie des dames comme de toute chose dont le succès n'est dû qu'à un engouement passager.

Le fait est qu'on ne tarda pas à s'en désintéresser, même après les encouragements donnés à l'œuvre, en 1805, par l'impératrice Joséphine. Ces sortes d'initiation présentaient décidément un caractère trop futile pour survivre longtemps aux circonstances qui leur avaient donné naissance. Elles tombèrent dès lors de plus en plus en désuétude jusqu'à notre époque qui ne voit plus en elles qu'un souvenir historique.

La maçonnerie actuelle trouve cependant qu'il ne lui est pas permis de se désintéresser du sort de la femme en l'abandonnant, comme par le passé, à l'influence des idées obscurantistes qui la retiennent sous le joug des préjugés néfastes et entravent le libre essor de ses admirables facultés.

La maçonnerie comprend qu'après s'être adressée d'abord exclusivement à l'homme, il est temps qu'elle s'occupe sérieusement de cette autre moitié du genre humain, sans laquelle rien ne saurait se faire de vraiment durable et de grand.

Les maçons se proposent, en conséquence, d'inviter les femmes à venir concourir à leur œuvre si hautement humanitaire.

On ne voudrait pas en cela se contenter simplement d'organiser des fêtes de bienfaisance dont la maçonnerie fournirait le prétexte. On retomberait ainsi dans l'erreur des promoteurs de l'ancienne maçonnerie d'adoption, ce qui ne répondrait plus en aucune façon aux besoins de notre époque.

Il faut envisager aujourd'hui la question d'un point de vue beaucoup plus large. Ce serait faire fausse route que de s'attacher à ressusciter une institution disparue qui n'eut jadis que le mérite de convier la société aristocratique du siècle dernier à des réunions assurément fort belles et fort touchantes, mais fort anodines, en somme, au point de vue du progrès des lumières, ou relativement à l'émancipation des faibles en général et de la femme en particulier.

Il nous faut autre chose, de nos jours, qu'une sorte de maçonnerie à l'eau de rose, spécialement adaptée aux usages du monde élégant. Ce n'est point par le moyen d'amusements innocents, présentant une vague analogie avec les rites initiatiques, qu'on parvient à rendre son orientation normale à une civilisation dévoyée.

Ce qu'on réclame en ces conditions, c'est une institution *sérieuse*, une organisation puissante susceptible d'offrir à la femme ce qu'elle ne trouve nulle part à notre époque, c'est-à-dire l'*initiation*.

Celle-ci ne doit pas consister en de vaines formalités. Il faut faire briller devant la femme la lumière maçonnique autrement que sous le symbole d'une flamme de lycopode². La femme pour cela doit apprendre à penser. C'est le seul moyen pour elle de s'affranchir de toute servitude intellectuelle et de s'élever ainsi à un rang strictement égal à celui de l'homme.

La maçonnerie saura certainement sous ce rapport se montrer à la hauteur de sa mission. Elle fera pour la femme ce qu'elle a déjà fait pour l'homme. Mais sa tâche est des plus ardues. On n'improvise point à la légère une institution propre à conférer l'initiation spéciale qui convient au génie féminin. De profondes connaissances initiatiques sont requises en pareille matière si l'on veut arriver à une solution vraiment satisfaisante d'un problème aussi délicat.

² Poudre formée par les microspores de la plante dite *pied-de-loup* et connue pour l'instantanéité de sa combustion. Elle est utilisée au cours de l'initiation maçonnique.

Dialogue sur Hermès, chemins buissonniers

Par Eric AUZANNEAU et Marie-Dominique MASSONI

Marie-Dominique Massoni

Pourquoi avoir choisi de mettre Hermès sous le signe du buisson et de l'école buissonnière ? Parler de chemins quand il s'agit de ce dieu semble tomber sous le sens : Hermès est à la fois le messager et l'interprète, le dieu du commerce marchand comme du commerce au sens de la conversation, de l'échange. Hermès échange. Platon nous le présente en son étymologie comme interprète et comme celui qui « imagina la parole ». Comment ce dieu volontiers imprévisible et farceur, qui fait des niches à Mars et Aphrodite, à Apollon ou à Zeus lui-même peut-il avoir donné l'adjectif « hermétique » adjoint à fermeture pour nos conserves et pots de confiture tout en permettant de toujours savantes gloses à des philosophes comme Antoine Faivre ou Françoise Bonardel ?

Hermès le trois fois grand, héritier des Mystères, Thot Hermès, nous n'en trouvons une première trace écrite qu'au I^{er} siècle av. J.-C. Mais la légende en avait fait un personnage plus ancien que Pythagore, que Moïse même, dans la lignée d'Elie, Enoch-Idris, Gabriel, Métatron, grand initié initiant. Trois ou cinq grandes figures d'Hermès le grec, l'égyptien d'avant ou d'après déluge, le babylonien, hantèrent l'imaginaire collectif. On dut attendre le XVII^e siècle pour que les *Hermetica* fussent remises en leur temps, celui du début de l'ère chrétienne. Hermès était donc un pseudonyme de plusieurs rois du détournement, deux millénaires avant la Société du spectacle et Guy-Ernest Debord !

L'hermétisme - mot inventé au XIX^e siècle - a un contenu pour le moins broussailleux, et nous conviendrons de le placer sous l'égide des *Hermetica* pour évoquer les doctrines et pratiques qui s'y réfèrent et en découlent.

Les textes alexandrins se présentent comme paroles du dieu Thot, dont le culte était célébré à Hermopolis. Thot, ibis, et babouin, secrétaire et greffier, est l'inventeur de l'écriture, « cœur de Râ », donc Verbe de dieu qui fait naître l'univers, identifié à la lune, rédigeant en somme les colonnes gravées des mystères alexandrins. Mais nous voilà déjà empêtrés dans le buisson du delta du Nil, sans doute celui où vint s'échouer le cercueil d'Osiris. Qu'Hermès nous vienne en aide, trions.

Hermès : carte d'identité :

Fils de Zeus et de Maïa, il naît dans une caverne du mont Cyllène, en Arcadie.

À peine voit-il le jour – ou la lumière, et quelle lumière ! – qu'il bondit de son berceau pour se mettre en quête du troupeau d'Apollon.

Sur son chemin, il rencontre une tortue qu'il tue ; de sa carapace, il fabrique une lyre sur laquelle il célèbre sa propre naissance ainsi que la demeure de sa mère, la Pléiade Maïa.

Quelque temps plus tard, il invente la flûte de Pan ou syrinx.

Mais ces méandres et péripéties ne l'empêchent pas de poursuivre son premier dessein, gagnant le soir même la Piérie, où paissent les troupeaux divins.

Il dérobe alors cinquante bœufs à son demi-frère Apollon, et, suivant la pente naturelle de son ingéniosité, il invente les raquettes, pour effacer ses traces quand il pousse les bêtes devant lui, mais aussi pour marcher d'un pied plus léger.

En cherchant à faire cuire deux des animaux, il trouve l'art de faire le feu en frottant des morceaux de bois l'un contre l'autre, puis consacre la viande aux douze dieux. Lui-même s'abstient de toucher au sacrifice. Après avoir dispersé les cendres, il retourne chez sa mère, tout guilleret.

Quand Apollon découvre que c'est lui l'auteur du forfait, Hermès commence par prétendre être un nouveau-né sans malice, allant jusqu'à le jurer sur la tête de Zeus. Le dieu archer n'est pas dupe, et veut saisir son demi-frère par le bras, mais ce dernier l'arrête dans son élan par un éternuement.

L'affaire est finalement portée devant Zeus. De nouveau, Hermès proteste de son innocence. Amusé par l'aplomb de son fils, le roi des dieux ordonne la réconciliation, étant entendu qu'Hermès devra restituer le troupeau qu'il a dérobé.

C'est alors qu'Hermès charme le dieu Apollon en jouant de la lyre, et va même jusqu'à lui donner l'instrument ; Apollon lui accorde en échange une baguette d'or, le futur caducée, ainsi que le don de prophétie mineure par le biais de l'oracle des Thries (femmes-abeilles).

Il est le père, entre autres, de Pan, d'Hermaphrodite et des satyres.

Messager des dieux, il circule de la terre au ciel, passant par les enfers, où il remplit l'office de conducteur des âmes ; c'est un dieu sérieux et facétieux, rieur et tragique, mondain et profond, ambigu et chatoyant, et ce tout à la fois.

Marie-Dominique Massoni

« Hermès qui préside à la parole, est selon l'ancienne tradition commun à tous les prêtres, c'est lui qui conduit à la science vraie ; il est « un dans tous », écrit Jamblique.

Alors, volons par-dessus les flots, passons la mer, arrivons en Égypte, et posons-nous sur Alexandrie. Nous l'y retrouvons, assimilé à Thot, le secrétaire, le greffier, le compagnon de Maât la juste.

Escapade à Alexandrie

Alexandrie est un comptoir, un marché, elle grouille.

Fondée en 335 av. JC, cette belle fille d'Alexandre, rayonne comme l'ancienne Athènes. Magnifiquement parée, luxueuse et ostentatoire, elle est parfaitement organisée tant sur le plan du commerce que sur le plan de l'administration avec théâtre, amphithéâtre, gymnases comme il se doit. Ville aux deux ports, elle est abordable d'où que souffle le vent. Voici le fameux Phare de Pharos aux tritons de bronze angulaires, le musée où travaillent écrivains et savants payés par l'Etat et la grandiose bibliothèque qui brûlera, peut-être, en 47 av J.- C. quand César assiègera la ville, et qui, en tout cas, en une ou plusieurs fois, sera détruite et avec elle une belle partie du trésor de l'humanité.

Ville d'artisans, Alexandrie a ses quartiers dédiés au verre, à la poterie, à la forge, au tissage. Sur le port, des chantiers de construction navale

reçoivent le bois de Phénicie et plus largement d'Asie Mineure. L'arrière-pays marécageux est celui des « Bergers », hors les lois de la ville.

Imaginons cette ville fascinante victime du feu romain, imaginons ses écrivains voir partir la mémoire du monde en fumée, et comprenons que les Alexandrins refusent de reconnaître l'apothéose d'Auguste qui, pour eux, est un souverain, non un dieu vivant.

L'armée, installée à Canope (l'actuelle Aboukir), est toujours prête à intervenir car les Alexandrins se révoltent facilement. Ils sont Égyptiens, réputés très *soupe-au-lait*, Grecs - fiers de leurs origines, même lointaines, Hébreux, mal aimés des gens de la ville où les communautés ne se mêlent pas vraiment. Avec une révolte en moyenne tous les vingt ans, les Alexandrins n'ont pas meilleure réputation que les Parisiens d'aujourd'hui. Deuxième ville de l'empire romain, Alexandrie va compter jusqu'à un million d'habitants, si l'on en croit Flavius Josèphe.

Les religions sont multiples : cultes d'Isis, de Sérapis, Mithra, Némésis, Poséidon, Pan, judaïsme (100 000 pratiquants nous dit l'historien juif, installés dans le quartier Delta, au nord-est, non loin du palais, sur la côte). Anciens soldats, les Juifs, ne possèdent pas le droit de cité mais sont des hommes libres. Eux aussi ont connu des révoltes et de féroces répressions¹. Alexandrie reste rayonnante jusqu'au V^e siècle de notre ère.

Cette ville où se croisaient zoroastriens, juifs, païens, hérétiques, ne comptait pas des Philon à tous les carrefours ! Bien au contraire, la grande alchimie grecque était finie, protestent certains historiens de l'hermétisme ; c'était une ville à l'intellect au ras des pâquerettes, ville de syncrétisme, de superstitions, de pratiques magiques. Que Michel Maffesoli me pardonne, peut-être était-elle post-antique, *New Age* avant l'heure ! Mais son aura légendaire hanta les esprits, fascinés par certains textes ; et nos rituels sont émaillés, sinon truffés de reliquats hermésiens.

Alexandrie a perdu ? Auguste a gagné ?

¹ Les Alexandrins, et les Juifs en particulier, furent persécutés à certaines périodes, sous Néron bien sûr, mais aussi sous Trajan ou Hadrien (qui était venu avec des présents que les Alexandrins dédaignèrent).

Cette présentation implique un glissement d'Hermès, le dieu grec, à un personnage mythique, mais attention, le détour ne peut qu'être buissonnier, – et je prends alors conscience de la sagacité de l'esprit buissonnier, état d'esprit que Marie-Dominique Massoni a très opportunément détecté, dans un de ces élans de pure prémonition...

Ce glissement d'un être à l'autre, d'une entité à l'autre, va en effet s'accompagner d'une multiplication car, pour atteindre Hermès Trismégiste, il faut en passer par plusieurs Hermès.

La généalogie la plus courante date du II^e, voire du III^e siècle avant notre ère. Le premier Hermès est Thot, et son fils est Agathodé, dont le fils est le deuxième Hermès, et dont le fils est Tat ; et c'est ce deuxième Hermès qui sera appelé Trismégiste à partir du deuxième siècle de notre ère.

L'origine du surnom *Trismégiste* est incertaine : il semble qu'il dérive de la répétition deux ou trois fois du superlatif « très grand » accolé en égyptien au nom du dieu Thot. On le trouve par exemple sur des hiéroglyphes du temple d'Esna ou dans une inscription en démotique, compte-rendu d'un conseil du culte d'Isis tenu près de Memphis en - 172. Les premières occurrences en grec se trouvent chez Athénagoras d'Athènes (133-190) et Philon de Byblos (64-141).

Évoquons aussi le fameux *De Natura deorum* de Cicéron (- 45), où se trouvent déclinés cinq Mercure. C'est le cinquième Mercure, qui, réfugié en Égypte pour avoir tué Argos-aux-cent-yeux, est appelé Thot.

Au début des *Mystères de l'Égypte*, Jamblique présente Hermès comme président à la parole et communément invoqué par les prêtres de l'ancienne tradition ; c'est lui qui conduit à la science vraie ; il est un dans tous. C'est pourquoi nos ancêtres lui attribuaient toutes les découvertes et mettaient leurs œuvres sous le nom d'Hermès. Il indique aussi que Séleucos d'Alexandrie aurait copié 20 000 de ses livres, et que Manéthon en aurait dénombré 36 525, ce nombre étant peut-être relié au lever héliaque de Sirius, appelé Sothis par les Égyptiens.

Ce qui est parvenu jusqu'à nous, de ce que l'on nomme les *Hermetica*, ce sont des fragments d'une œuvre qui, aux dires de Clément d'Alexandrie, n'aurait compté que 42 livres ! Certains nous sont parvenus dans une langue latine tardive, d'autres en grec. Les Égyptiens les transportaient-ils pour leurs rites ? C'est peu probable. Les quatre regroupements de ces fragments composent le *Poimandrès* ou Pimandre (le Corpus Hermeticum), *l'Asclépius*, des fragments nous viennent de Stobée, d'autres, écrits en copte, ont été découverts il y a à peine plus de cinquante ans, à Nag Hammadi. On peut, selon les textes, relever des influences chaldéennes, persanes, platoniciennes, bibliques et néotestamentaires (début de l'évangile de Jean).

La légende (Bolos de Mendès, Manethon) veut que Thot ait été le premier Hermès, qu'il ait écrit ses principes en hiéroglyphes sur des colonnes. Après le déluge, son fils Tât les aurait traduits en grec. Galien dit même que les prêtres gravaient sur les colonnes ce qui formulé par l'un était accepté par tous.

Ménard, Nock, Festugière sont les référents majeurs pour l'établissement, les traductions et l'analyse de ces textes. Ces écrits n'ont pas d'unité, pas même dans leurs conceptions métaphysiques, pas de commune eschatologie, des points de vue différents sur la transmigration des âmes, impossible de parler d'un corpus philosophique cohérent.

Festugière, rappelons-le, distingue deux catégories : **L'hermétisme populaire et l'hermétisme savant.**

1. L'hermétisme populaire : Ce sont les textes d'astrologie, de magie, de médecine occulte, de botanique, des traités d'alchimie, en circulation dès le III^e siècle selon Festugière. René Alleau les prend de haut, considérant qu'ils ne sont qu'un reliquat sans intérêt pour le chercheur, alors que Canseliet, prenant en compte ce qui nous en reste et qui fut pieusement retranscrit en bas latin, défend et la langue et les textes². En tout cas les textes qui nous sont parvenus font appel au raisonnement et à la pratique analogique, à l'utilisation des échelles de sympathie et d'antipathie. Par exemple prenons Chronos/Saturne, gouverneur de la septième sphère. Lui

² Colloque de la revue Atlantis, « Hermès Trismégiste qui es-tu ? », organisé à l'occasion des 80 ans d'Eugène Canseliet.

sont associés le plomb, la mélancolie, la bile noire la pierre, les os, le squelette. Peut-on penser qu'il s'agissait de confréries initiatiques ? Non, répond Festugière, plutôt des écoles.

2. L'hermétisme savant est, lui, un mélange de stoïcisme, de platonisme, sans compter les traces judaïques et persanes. Les fragments de Nag Hammadi, en langue copte, font sans doute une plus grande place aux reliquats égyptiens que Festugière refuse ou presque de prendre en compte. Mais pour lui l'hermétisme n'est ni en relation avec une religion, ni avec le gnosticisme, même si celui-ci est présent tout au long des textes. Il différencie l'hermétisme savant optimiste, moniste (le monde est beau et ordonné par un démiurge³ auquel on ne peut que rendre grâce) et l'hermétisme savant pessimiste, gnostique, dualiste avec un Dieu hypercosmique.

L'incarnation de l'âme et la double nature de l'homme qui en découle sont le thème majeur du *Poimandrès*. Le dieu d'Hermès est ce qui est et ce qui n'est pas. Inengendré, il se crée lui-même éternellement. C'est ce qu'Hermès enseigne à Asclépius. Il est double : père et fils. Le fils est le monde de la manifestation, le visible du dieu invisible, il est parfois assimilé au soleil. Poimandrès signifie le pasteur, il est le *Noûs*, le pasteur de l'homme, l'intelligence souveraine, mâle et femelle, lumière et vie, qui évite à l'homme de s'égarer dans les multiples voies de la connaissance. Il est le logos qui ordonne le monde et engendre une autre intelligence créatrice, le pneuma (dieu du souffle, de l'esprit) qui ressemble à Ptah⁴ ou à l'âme du monde de Platon. Celui-ci crée 7 ministres, qui sont les gouverneurs des sphères. L'homme céleste incorporel, immortel, omniscient, reçoit la Création en cadeau de son père. Comme il veut créer à son tour, il descend par les sphères planétaires dont il reçoit les marques spécifiques. Parvenu à la lune, il se reflète dans les eaux d'en bas et s'éprend de son reflet, tandis que la Nature s'éprend de lui. Il s'unit donc à Physis. De leur union naissent les sept premiers androgynes (comme les sept sphères planétaires) qui, en séparant les principes mâle et femelle, vont donner naissance au genre humain. Issu par moitié de la Nature qui est corruptible et vouée à la mort, l'être humain est donc double. L'âme tombée dans la matière, l'homme est un composé de Lumière et de vie d'une part, de ténèbres et de chaos de l'autre. Son âme va, après un passage dans la matière, remonter vers la lumière en

³ CH. II, V, VI, VIII, IX-XII, XIV, XVI, Asclépius, Stobée XXIII, XXVI

⁴ Sorti d'un œuf venu de la bouche de Kneith (Eusèbe)

retraversant les sphères et en se délestant au fur et à mesure de sa remontée. Il va retrouver au 8^e ciel sa nature ogdoadique. Il entend chanter les puissances qui sont au-dessus de l'Ogdoade, et alors il entre dans la puissance qui est au-dessus de tout nom⁵.

Son chemin d'immortalité est un chemin de gnose, de connaissance.

Dieu se tient loin des méchants et se révèle (dans *le Poimandrès*) aux êtres bons par la Connaissance qui est une voie d'amour.

« *Alors je commençai de prêcher la beauté de la piété et de la gnose⁶.* » Hermès entendant la révélation de Poimandrès, recevant la vision, va dès lors enseigner la juste conduite, l'ascèse, c'est-à-dire, au sens étymologique, l'exercice, la méditation et l'action de grâces, non le savoir : c'est un enseignement mythique non philosophique. Tât, à son tour, sous la direction de son père, va se régénérer. Qui veut peut. La foi est de l'ordre de l'intelligence car l'âme va utiliser cet intellect qu'elle détient en puissance⁷. L'aspect platonicien de l'hermétisme alexandrin trouve là ses limites, car la gnose alexandrine revient au mythe d'où Platon avait tenté de faire sortir la philosophie.

Dans la première étape, la connaissance est encore voilée. Vient la renaissance. Tât s'y prépare en se fortifiant contre les illusions du monde. Alors il peut se voir en Dieu : « *Père je vois le Tout et je me vois moi-même dans l'intellect* », dit Tât⁸. À chaque étape de la révélation le processus est semblable. Le don de la force est lié au témoignage. À la fin de chaque étape prend place un chant de grâce à Dieu.

Eric Auzanneau

Troisième carrefour d'Hécate :

Métamorphoses d'Hermès dans le Haut Moyen-Âge, et l'Idris-Mercure en hyper-condensé.

Hermès Trismégiste, ou un signe qui fait signe, et ce à l'infini... tant le nom d'Hermès, qualifié ou non de Trismégiste, sert de caution ou de

⁵ Traité V, 1.

⁶ I, 27

⁷ On retrouve ce raisonnement dans *le Cratère*.

⁸ XIII, 13

signature à quantité de livres ésotériques (de magie, d'astrologie, de médecine) tout au long du Moyen Âge, bien que celui-ci ne connaisse pas le Corpus Hermeticum, à l'exception de *l'Asclepius*. En même temps, la littérature médiévale, latine et arabe, voit s'épanouir une imagerie inspirée, une succession de récits visionnaires, constellés autour de cette figure-carrefour.

La croyance antique selon laquelle Hermès aurait fondé une ville trouve des échos nombreux, notamment dans le *Picatrix*; nous y apprenons qu'il fut le premier à construire des statues grâce auxquelles il pouvait contrôler le cours du Nil en fonction des mouvements de la lune.

Cette littérature voit se multiplier les *scenarii* montrant un personnage découvrant des révélations théosophiques, astrologiques, alchimiques dans un tombeau d'Hermès sous une stèle. La plupart d'entre nous utilisent le même *topos*: le premier Hermès, celui qui vécut avant le déluge, prévoyant celui-ci, avait construit, avant que le monde fût détruit, les pyramides pour y déposer les secrets des sciences. Tel le scénario présenté dans le *Livre de Cratès*, texte arabe datant au plus tôt du II^e siècle...

Ces textes, souvent très beaux, témoignent aussi de l'importance de la couleur locale égyptienne et de l'influence grecque dans l'imaginaire arabe après l'implantation de l'Islam en Égypte, à partir de 640. Le court et si célèbre texte de la *Table d'Emeraude*, attribué à Hermès Trismégiste, appartient à cette littérature.

Idris-Hermès

La figure d'Hermès semble relier le passé païen et la conscience musulmane, mais il n'apparaît pas sous ce nom dans le Coran, mais sous celui d'*Idris le nabi* (Coran, XIX, 57; XXI, 85), que Dieu « a élevé à une place sublime » et en qui les Arabes reconnaissent le personnage d'Hénoch. Idris-Hermès est appelé « Triple Sage », sous sa forme de héros civilisateur et d'initiateur aux mystères de la science et de la sagesse divines qui animent le monde, sous sa fonction d'initiateur de Pythagore, et sous sa fonction d'initiateur à l'alchimie. Selon la tradition arabe, sa vie est à la fois physique et trans-temporelle : en son corps même, il témoigne d'un état d'éternité.

Idris-Hermès passe pour avoir écrit des poèmes, sous forme d'odes, en arabe, en hébreu, et en syriaque : il s'élève donc au-dessus des divisions confessionnelles, transcende les mystères religieux et l'histoire chronologique. Il « *parle les langues du ciel, de la terre et celle de l'homme à l'état accompli, l'arabe.* » La *Table d'Émeraude* fut transmise dans cette langue.

Mais c'est une figure insaisissable, un *prophète sans visage*, ne possédant pas de traits concrets, saillants. Une belle légende le rattache à un ange du Septième Ciel, qui, ayant encouru la colère divine, s'est vu couper l'une de ses ailes et exiler dans une île isolée. Il s'en remet alors à Hermès pour que ce dernier intercède en sa faveur auprès de Dieu. Ayant réussi dans cette mission, Hermès obtient de l'ange, en gage de gratitude, la possibilité d'entrer vivant au Septième Ciel...

On se souviendra que l'alchimie grecque, c'est-à-dire alexandrine, disparaît vers le VI^e siècle, et que ce sont les Arabes qui, dès les VII^e et VIII^e siècles, prennent la relève, donnant de ces textes hermétiques grecs des traductions dont vont s'inspirer très largement les auteurs de langue latine à partir du XII^e siècle, époque qui correspond à l'éclosion de l'alchimie en Europe.

Troisième Carrefour d'Hécate, suite et fin

Et revenons, justement, en pays latin, où l'on évoquera *Perceval*, dans lequel l'ermite Trevizrent, c'est-à-dire *triple science*, est le révélateur de l'histoire du Graal. Ce nom est d'autant plus révélateur que des recherches contemporaines viennent de suggérer une origine possible du mot *Graal* dans le mot grec *krater*, « bassin », en référence au bassin d'Hermès dans le *Corpus Hermeticum*.

Il convient de noter que la richesse des archétypes qui constellent la figure d'Hermès empêche celle-ci de se limiter aux traits du seul *Trismégiste* : dans l'imaginaire chrétien, le Mercure du Parnasse figure en bonne place, non sans subir de curieuses transformations auxquelles sa plasticité le prédispose.

D'un côté on le condamne, on le tourne en ridicule, on en fait un diable ; de l'autre, on le reconnaît comme un bienfaiteur, un porteur de valeurs humaines et de vertus chrétiennes, et même une image du Christ, et ce sous la fonction de dieu de l'éloquence, sous le titre d'Hermès-Logos,

comparé, dès les premiers siècles, à Christ-Logos⁹. Mais on voit aussi en lui un dieu des troupeaux, un bon pasteur, etc.

Sous sa fonction de conducteur des âmes, on a tendance à le représenter comme un *angelus bonus*, dont l'un des avatars, surtout dans le folklore des chrétiens d'Orient, n'est autre que l'archange Michel – ou Gabriel. Mercure comme archange se montre parfois avec une tête de chien, en vertu d'une tradition remontant à l'Anubis (Hermanubis) égyptien et dont on trouve plusieurs échos dans le monde latin, notamment chez Isidore de Séville, et, trois siècles plus tard, chez Raban Maur, dans son fameux *De rerum naturis* (IX^e siècle).

On notera aussi les attitudes d'Hermès : lorsqu'il tient un bâton, et qu'un serpent gît à ses pieds, ou encore lorsque, sur la copie d'un ouvrage arabe de Kazwîni, ses talonnières sont attachées à sa ceinture et les ailes de son chapeau transformées en crête de coq. Ou encore, sur une autre illustration, de type albricien, lorsque l'on découvre un Hermès aux ailes proliférantes, recouvrant entièrement les jambes et la tête, une sorte, si j'ose dire, de séraphin surréaliste, formant une espèce de cimier. Et que dire, dans un de ces dessins édités par Jean Seznec, de cet Hermès bizarre, dont le caducée se trouve remplacé par un candélabre à deux luminaires !

Fantastiques métamorphoses, donc, dues à des erreurs de lecture ou d'interprétation, lesquelles ont peut-être encouragé ou aidé l'Église à diaboliser Hermès-Mercure...

Tantôt reflet de Christ-Logos, tantôt soldat des légions infernales !...

Tantôt être de pure sagesse, tantôt personnage fourbe, menteur et paresseux ! ...

Tantôt, sous la forme d'un derviche ou d'un soufi, Hermès-Mercure, revenu en pays latin, y a pris l'habit de l'évêque !

Tantôt il nous est présenté, comme c'est le cas dans *Barlaam et Josaphat*, sous les traits d'un libertin, d'un menteur et d'un voleur !

⁹ cf. Justin, Apol. I, 22 ; et les ouvrages de Clément d'Alexandrie, en plusieurs passages, sans compter Origène, dans son *Contra Celsius*.

Sulpice Sévère était bien allé jusqu'à nous présenter Mercure, dans ses *Dialogus* (IV^e siècle), comme n'étant pas moins la forme que prend Satan.

Mais au final, cette ambiguïté semble dépassée, et ce dans une des œuvres les plus célèbres du Moyen Âge, le *De nuptiis Philologiae et Mercurii*, de Martianus Capella (V^e siècle), où Hermès-Mercure figure l'éloquence et Philologie, l'amour, la sagesse et la raison, les sept arts libéraux servant de...demoiselles d'honneur. Ces deux-là ne peuvent divorcer sans se condamner à la stérilité, Mercure n'ayant alors plus rien à dire, et Philologie ne sachant plus s'exprimer. Ce couple passera dans la poésie des goliards, ces clercs vagants.

Et c'est avec les allégories du *De nuptiis* qu'aimeront jouer, en tout état de cause, les hommes de la Renaissance.

Marie-Dominique Massoni

Trismégiste

Le Moyen Âge avait été en quête d'une tradition primordiale qui, antérieure au christianisme avait porté l'idée du Messie. On en trouve trace dans des écrits de patrologie. L'anecdote évoquant l'arrivée du Corpus Hermeticum à Florence et Côme de Médicis demandant à Marsile Ficin (1433-1471) de stopper séance tenante la traduction de Platon pour se consacrer à Hermès est légendaire. L'on croyait alors que ces textes nous venaient de la plus haute Antiquité. La première édition date de 1471. Il y aura seize rééditions au XVI^e siècle. Ficin, dans *sa Théologie platonicienne*, publiée en 1474, fait du Trismégiste un prêtre égyptien prenant place dans une chaîne de philosophes comprenant Orphée, Zoroastre, Aglaophème, Pythagore, Platon. L'idée d'une tradition primordiale, révélation première qui, d'âge en âge, se serait transmise dans une chaîne d'initiés, triomphe alors et s'associe à la quête alchimique qui, contrairement à ce que l'on lit parfois, a toujours eu la dimension matérielle et la spirituelle, souffleurs ou pas. Ainsi par exemple on peut lire, dans un texte du IX^e siècle, annexé aux écrits de St Jean Chrysostome, une évocation d'une société d'Orient qui, choisissant douze élus parmi les plus savants et les amateurs des *mystères des cieux*, attendait le signe de l'étoile annonçant la venue de l'Enfant. On les appelait, dans leur langue, *Mages*, parce qu'ils glorifiaient Dieu « *dans le silence et à voix basse* ». Le lexique de l'ensemble de ce texte mêle à la légende une terminologie compréhensible par les disciples d'Hermès.

Hermès se trouve avoir quelques points communs avec l'archange Michel.

Trois fois grand, le retour d'Hermès

En fait deux types de courants vont se réclamer d'Hermès à la Renaissance : le courant alchimique et celui de l'hermétisme religieux. L'idée selon laquelle Hermès avait prévu ou pressenti l'avènement du christianisme le faisait véritablement grand entre les grands. Ficin avait même imaginé qu'il aurait pu réellement avoir été Moïse ; la *prisca theologia* eut un succès fou qui fit que la côte d'Hermès atteint des sommets jusqu'à ce que Casaubon, en 1614, ne commençât de démonter la théorie avec des éléments historiques, sémantiques, grammaticaux. Dès lors Hermès commença de perdre ses charmes. Pourtant, dans *l'Atalante fugitive*, nous voyons des illustrations se référant aussi bien à la Table d'Emeraude qu'à certains passages des Hermetica. Maïer reprend « *Le vent l'a porté dans son ventre, la terre est sa nourrice.* ». Outre les références à la mythologie grecque, très en faveur depuis le début de la Renaissance, telle Latone allant accoucher sur une île flottante qu'il faut fixer, gravure évoquant le rémora, on voit aussi des corps passer au feu comme Déméter le fit avec le fils de ses hôtes, on y voit une dominante d'images se référant au lien de l'alchimie avec la Tradition primordiale.

« *Ignorez-tu donc, Asclépius, que l'Égypte est la copie du ciel, ou, pour mieux dire, le lieu où se transfèrent et se projettent ici-bas toutes les opérations qui gouvernent et mettent en œuvre les forces célestes ? Bien plus, s'il faut le dire, notre Terre est le temple du monde entier*¹⁰. »

L'idée du Grand Corps du monde¹¹ : « *Et tout ce grand corps du monde est une âme pleine d'intellect et Dieu la remplit à l'intérieur et l'enveloppe à l'extérieur, vivifiant le Tout* », a fait florès. C'est là l'idée centrale de l'hermétisme alchimique. L'homme est là pour œuvrer à son amélioration et, œuvrant à son amélioration, il œuvre à celle de la nature qui est inachevée, imparfaite. Il est donc un serviteur de l'œuvre. Les sept gouverneurs, que nous retrouvons en astrologie, correspondant aux sept planètes et à leur symbolique.

¹⁰ Ascl., 24.

¹¹ Corp Her. XI

Nous en avons la trace jusque dans l'organisation de la loge des francs-maçons, qui a besoin de sept officiers pour être « juste et parfaite ».

La Terre au centre, « nourrice qui alimente les créatures terrestres » nourrit aussi l'imaginaire alchimique en même temps qu'elle lui apporte des clés opératives. Bien comprendre le mythe peut permettre de trouver un élément majeur d'un réseau d'analogies qui, d'un coup, va donner une clé. D'où l'importance des légendes¹².

« *Le miracle d'une seule chose* », cette rose s'épanouissant dans le creuset est une image hermétique qui a traversé le XVI^e siècle, toujours portée par une intense poésie et une véritable « fama fraternitatis » qui deviendra évidente avec le surgissement public de la Rose Croix.

La plasticité d'Hermès, et ce qu'il permet sur le plan alchimique comme sur le plan initiatique – mais n'est-ce pas un peu la même chose ? – se manifeste avec la plus grande poésie dès le rêve de Zozime le panapoliatin, et dans les grands textes alchimiques. Le Mercure du cabinet de réflexion, le mercure psychique, philosophique, philosophal, ne va cesser de porter le même nom tout en recouvrant des attributs et réalités fort différents.

L'Hermès d'après Casaubon creuse un chemin dans les profondeurs car les temps qui s'annoncent sont ceux du triomphe du positivisme. Il est évident que le Corpus Hermeticum tombe dans le désintérêt dès lors que l'on sait qu'il est contemporain des Évangiles, de Philon, voire d'Augustin. Avec des datations de plus en plus affinées on en arrive même à faire de la Table d'Émeraude un texte du haut Moyen Âge. Bref, Hermès est privé de toute aura. Nous entrons, qui plus est, dans l'ère de la démonstration, de la preuve, des vraies sciences, en somme. La fin de l'alchimie est proclamée à grands coups de théorèmes. On fait de Newton le héraut des nouveaux temps, oubliant au passage, et pour longtemps, que l'homme était beaucoup plus intéressé par la métamorphose que par la mécanique. Hermès devient un mythe littéraire, alors que dans le secret des sages il continue d'agir. En témoignent non seulement les Rose-Croix, mais les fresques de la sacristie de l'église du Cimiez à Nice, construite au XVII^e siècle, l'œuvre du poète Savinien de Cyrano Bergerac, Eyrenée Philalèthe, Nuysement, et plus loin Cyliani, qui écrit un *Hermès*

¹² Ce qui doit être lu, ce qui doit être dit.

dévoilé. Fulcanelli et Canseliet, parmi d'autres mais mieux que d'autres par la beauté de leurs écrits, ont continué la chaîne de transmission.

Eric Auzanneau

Quatrième carrefour d'Hécate :

Hermès-Trismégiste, ou le mythe littéraire

Nous l'associerons, du coup, bien évidemment, à Orphée, auquel il emprunte maints attributs.

Mais quel est l'enjeu de ce carrefour, le dernier avec cette figure, si proche d'Hécate, si infernale et...si fascinante ?

Et surtout, une question : suffit-il, pour repérer les présences d'un mythe, de le suivre, fût-ce de façon buissonnière, à travers le nom propre qui l'identifie ? Un nom propre suffit-il à identifier un mythe ?

Sans même s'appuyer sur Gilbert Durand, qui répond par la négative, le bon sens nous dit que non, car entre Hermès, Trismégiste ou pas, et nous, il y a l'Histoire, il y a notre histoire, voire, et ce sans mépris aucun, nos histoires, de sexe, d'esprit, de pouvoir, de conscience... Il y a, surtout, nos « Je » en forme de jeux.

Interrogeons notre Histoire, et jouons-la pour notre propre compte, en femmes et hommes de bonnes mœurs peut-être, mais surtout en femmes et hommes libres. Pensons à Hermès par notre être impliqué, impliquant, par l'engagement, l'aventure, la lecture d'une destinée en acte, la nôtre, bien sûr, et celle des autres. Et alors, tel un dérouleur, contemplons-nous dans le miroir tendu, pour nous mais par nous, dont nous devons répondre.

Hermès est cosmopolite, et ce dès le début : sémitique, phénicien, carthaginois, hébreu, arabe, lié à des peuples portés au commerce, à la mobilité...

On peut le décliner de la manière suivante :

- Dans la pensée gothique du XIII^e siècle et du début du XIV^e, où l'on voit fleurir l'alchimie et des personnages tels que Arnauld ou

Albert, le Grand Hermès apparaît comme le grand agent de la transmutation, « l'intermédiaire » de l'œuvre, souvent associé à la lune, l'argent étant l'état de la lune, et le vif-argent la rapidité planétaire de cet astre. C'est l'époque de saint Bonaventure et du joachinisme (mûrissement du règne du Saint-Esprit), mais tout cela s'effondre au XIV^e siècle, où sévissent le chaos économique, la peste noire, le Grand Schisme.

- L'époque humaniste, où Hermès-Mercure, sous sa fonction d'intellectuel, paraît présider à l'imprimerie et à l'information : il est le Soleil du Verbe tuant le ciel étoilé de mille yeux, comme le dit joliment Antoine Faivre. Sous son nouveau règne, le commerce international se développe, et Hermès-Mercure apparaît mercurial plutôt que mercurien. Mais ce monde s'effondre, en même temps que l'Hermétisme, au profit des Lumières.
- A la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, Hermès-Mercure devient ambigu, recourant autant au voilement qu'au dévoilement, ce dont témoigne le goût pour les hiéroglyphes et les sociétés secrètes. C'est d'ailleurs tout le style de l'époque, qui tient de l'ambiguïté de notre petit dieu, tant le langage des Lumières sert aux Illuminés eux-mêmes à parler de choses obscures, en attendant qu'à la fin du XIX^e siècle, un certain Marcelin Berthelot fasse, parmi tant d'autres, d'Hermès-Mercure un usage prométhéen, en considérant l'alchimie comme l'ancêtre de la chimie !...
- Et c'est, semble-t-il, en réaction contre l'époque scientifique et positiviste qu'Hermès réalise la révolution de notre temps, en faisant appel aux intermédiaires, en étendant le relationnel à tous les domaines de la science et de l'esprit, avec des outils et des réalités tels que la relativité, le pluralisme, les polarités, la polysémie, la *mêtis* de Christophe Dejour, les échanges d'informations, approfondissant, plus que jamais sans doute, les diverses voies possibles de la quête intérieure.

Un nouvel angélisme et un byzantinisme créateur, propres à une époque où l'institution s'effrite et où une nouvelle forme de barbarie semble s'imposer...

Hermès assumerait aujourd'hui la fonction d'un marqueur, grâce à qui le Chariot paradoxal de l'Arcane VI du Tarot peut se mettre en marche, mais pas sans nous.

Marie-Dominique Massoni

Comme Hécate, Hermès sait multiplier ou diminuer les troupeaux.

L'homme est donc double : « *mortel de par son corps, immortel de par l'homme essentiel* »¹³ Cette nature pneumatique, il doit réapprendre à l'exprimer et à la développer afin de faire l'ascension du monde céleste. Il s'agit d'un schéma chute-exil-régénération qui apparaît dans la plupart des mouvements ésotériques postérieurs (Rosicrucianisme, Martinisme, Kabbale et même Soufisme) et permet à l'initiable de « *rebrousser chemin vers les choses anciennes et primordiales* ».

Mais Hermès, est aussi politique. Non à la manière de Zeus : il n'édicte ni ne fait respecter les lois, il fait réfléchir sur elles. Il est l'esprit du *nomos*, lors même qu'il peut sembler anémique, lui qui fait l'école buissonnière. C'est qu'il ne fuit pas l'école, la règle, la loi, il nous montre que le plus court chemin n'est pas toujours le vol mais parfois celui qui prend le temps de la libre analyse, de l'herméneutique. L'herméneutique couvre un domaine fort étendu de la réflexion, permettant le dépassement de la critique et de l'interprétation, souvent trop éminemment subjective. Très en vogue aujourd'hui, elle remet notre Hermès à l'ordre du jour. Les Grecs – déjà – savaient que dire quelque chose de quelque chose c'est déjà dire autre chose. L'herméneutique grecque servit à opérer la séparation entre le *mythos* et le *logos*. L'exégèse actuelle, héritière de Husserl, de Heidegger, illustrée par exemple par des philosophes aussi différents que Paul Ricœur et Giorgio Agamben, se donne pour tâche, si on l'en croit, de prendre en compte des théories séparées, voire opposées, quant aux règles de l'interprétation et, en fait, d'en surmonter les oppositions.

Hermès glose des textes, il n'invente pas, il fait le lien et, permettant les liens les moins habituels, les plus surprenants, il facilite les unions les plus inattendues. Ce n'est pas la lyre d'Orphée qui signale la bonne matière à l'alchimiste, c'est Hermès qui sait voyager jusqu'aux enfers et en ressortir frais comme un gardon. Hermès est trois fois grand comme

¹³ *Poim.* I, 15.

Thot car il est, comme on dit en astrologie *cardinal*, c'est-à-dire jeune et bondissant - comme le premier mois d'une saison -, *fixe* : sérieux à l'étude, et *mutable*, c'est-à-dire prêt à lâcher prise, car l'ego et lui cela fait deux. Hermès joue de ses facettes et de son serpent double. Hermès joue, tantôt veillant sur l'étudiant en thèse ou préparant son agrégation, tantôt le poussant à jouer sans remords.

Je continue à me demander avec entêtement pourquoi les hommes font si peu confiance à leur imagination, pourquoi lors même que l'on s'extasie sur telle ou telle découverte opérée à la faveur d'un rêve ou d'un jeu (quand tout ce que l'on appelle d'ordinaire rationalité est mis en sommeil), on refuse de laisser le champ libre aux spéculations de l'esprit. Certains voudraient toujours nous faire entrer *dans les clous* : il y a d'une part la belle rationalité, où la démonstration, la déduction, la preuve, la reproductibilité réjouissent l'esprit, et d'autre part, pour ce qui y croient et qui peuvent être les mêmes, l'acheminement de l'esprit vers le divin. Les athées, qui développent une autre foi plus cohérente avec la rationalité, hurlent que ce sont les métaux ou les protéines qui entrent dans la composition de l'ADN qui constituent ce fameux principe que d'aucuns appellent Dieu. Hermès est sans doute le seul dieu qui nous permette d'être athée ou/et croyant, de l'être à perpétuité ou ponctuellement, de faire les liens rationnels en libérant l'esprit au lieu de l'entraver par les chaînes du raisonnement, mais en revenant à la rigueur de l'analyse dès que nécessaire en vue de ne pas nous enfermer dans une catégorie de croyance.

Prométhée, mythe hyper masculin du XIX^e, est, lui, une sorte de psychorigide qui sait ce qui est nécessaire à l'humanité. Il prend des risques certes, mais il est de l'ordre du héros. Il est dans le star system. Hermès non, qu'il soit ou non trismégiste, contemporain ou non d'Hénoch, il permet de changer l'angle de vue, de faire des liens entre des mondes antagoniques. Dieu des carrefours et visiteur de tous les mondes, il permet les associations les plus surprenantes, à perte de « Je ». Hermès, dieu des codes et des communications, est forcément sur *Facebook*, ce qui n'est certes pas du plus grand intérêt pour le chercheur ou le poète, tandis qu'Athéna veille à la toile. Plus que Dionysos qui alimente la théorie post moderne de Michel Maffesoli, n'est-il pas l'esprit de nos temps, celui qui permet le passage d'un registre à l'autre de la connaissance, en des temps où l'hyperspécialisation a parfois rendu notre monde incompréhensible ? On signale à juste raison les errements des théories et des pratiques du *New*

Age, mais elles nous questionnent sur l'hermétisme alexandrin version magique. Le succès des romans et films d'*heroïc fantasy*, des jeux de rôles et autres productions du syncrétisme contemporain, nous le signalent aussi. Hermès joue. Son jeu d'enfant, visible dans l'iconologie de la Renaissance¹⁴ nous signale pourtant la voie sèche en alchimie...

Le Trismégiste ne nous propose pas un syncrétisme, mais des points de vue successifs, accolés, non fusionnés. Le Trismégiste, s'il reprend des données aux Grecs ou à la Bible, c'est qu'il les voit comme nourricières de sa tradition qui est la Tradition. Hermopolis sait, Thot sait. Les papyrus de Nag Hammadi nous permettent de mieux mesurer l'importance de l'Égypte, sous-estimée jusque-là. Est-ce un hasard si les occidentaux du XXI^e siècle font de l'égyptolâtrie, à tel point qu'on organise maintenant des circuits de connaissance de l'Égypte ptolémaïque ?

Les médecines douces révèlent aussi l'importance du phénomène hermésien. La franc-maçonnerie, close comme un athanor bien luté ou ouverte à tous les vents et s'affirmant laboratoire d'idées, rejoint la symbolique d'Hermès dès ses fondements. Le Secrétaire trace sa planche à la lumière de la lune ; comme Thot Hermès, il précise soigneusement les coordonnées spatio-temporelles de la réunion dont il rend compte. Tout symbole est en lui-même typique du fonctionnement d'Hermès. Hiram et Hermès n'ont-ils pas en commun les trois consonnes HRM ? Hé, resh, mêm : Souffle, tête ou principe, eaux.

En une phase de fin d'un monde, Hermès enfant, ithyphalle ou Trismégiste, nous rappelle, comme il le fit à Alexandrie, que la fin d'un monde n'est pas la fin du monde.

¹⁴ Ainsi par exemple à l'hôtel Lallemand, à Bourges.

Christine Tournier a lu pour vous :

Charles Imbert

Les 7 degrés de l'initiation

Editions La Pierre Philosophale, Hyères 2015, 345 pages, 34,90 €

L'intérêt principal de cet ouvrage est de rassembler en un seul volume un ensemble de travaux de recherche effectués depuis le 19^{ème} siècle sur le grand mystère des initiations pratiquées de tout temps, à toute époque et en tous lieux, sous des formes différentes, mais, en fin de compte, pour se rejoindre autour de symboles récurrents, dont évidemment le nombre 7.

L'auteur nous emmène dans une quête qui commence sur une interrogation imparable : qu'est-ce que l'initiation ? Pourquoi ? Comment ? Pour qui ? A quelle fin ? Il va pour cela évoquer aussi bien les mystères grecs et égyptiens que - à l'autre bout du monde - tibétains. Il fallait faire un choix et ici nous avons l'occident et l'orient en toile de fond.

Charles Imbert poursuit son chemin en mettant en exergue la fameuse initiation mithraïque en sept degrés (que j'ai longuement décrite - pardon pour ma forfanterie - dans un ouvrage intitulé *Diffraction de la Tradition*), ce nombre 7 de la maîtrise maçonnique, qui accomplit la triade 3, 5, 7, et qui doit nous porter vers notre perfectionnement.

L'auteur utilise le système si riche des correspondances entre les jours de la semaine, les planètes, les chakras, les degrés de perfection... et consacre même un chapitre aux Sept esprits de Perversité.

Dans une troisième partie, il élargit son propos à nombre d'aspects du christianisme, ses dogmes, ses rites, ses pères, ses sacrements, ses écrits évangéliques et ses épîtres, portant un regard nouveau sur les vérités acquises mais qu'il explicite avec beaucoup de sagesse.

Cet ouvrage est un peu à l'image des ziggourats que Charles Imbert nous détaille. Il me fait penser à la tour de Shigatsé où se pratiquaient les étapes d'un rituel très secret : le tantrisme. Pourquoi ? Parce que ce volume part d'un point pour s'élargir en spirales successives. Rien n'est clos, tout demeure possible et l'esquisse vaut l'enseignement.

Points de vue initiatiques¹

Revue de la Grande Loge de France

PVI n° 185 – septembre 2017, 145 pages, 6 €

J'attends toujours avec confiance, sinon impatience, la sortie des numéros de cette revue si riche, que je savoure chaque trimestre avec le même intérêt et le bonheur d'apprendre.

Les auteurs d'articles sont toujours de grande qualité intellectuelle et spirituelle et leur propos raisonné est scandé de remarquables illustrations quadrichromées, certaines trouvées sans doute à des sources improbables.

Mais venons-en à ce « document » de 145 pages, aujourd'hui consacré au féminin de l'être. C'est un sujet qui devient fort à la mode, direz-vous, dans les milieux maçonniques, mais la GLDF, pourtant uniquement constituée d'hommes par un choix tout à fait respectable de Travaux en Loge, n'a pas pour autant une considération un peu hautaine des femmes initiées, bien au contraire ! Leur respect et leur finesse sont remarquablement mises en exergue dans ces lignes qui leur sont consacrées, au sens étymologique du mot, en évitant tous les poncifs, la langue de bois stérile.

Depuis les Loges d'adoption que décrit l'historienne Françoise Moreillon, le paysage maçonnique a bien changé et s'il demeure une Obédience dont les membres sont uniquement des femmes, La Grande Loge Féminine de France, nombre d'Obédiences se sont ouvertes à la mixité, qu'il s'agisse du Grand Orient de France, par exemple, ou de petites Obédiences telle la GLISRU. Ce n'est pas le nombre de Maçons qui compte : c'est leur qualité d'être.

Nous voyageons ici à travers l'éternel féminin, l'accent étant mis sur la particularité sensible, voire sensitive, des Sœurs qui appréhendent les rites et les symboles avec peut-être encore plus de subtilité que les Frères, contribuant à un meilleur équilibre dans la quête de la Vérité. De plus, elles n'ont généralement pas tendance à établir des rapports de force hommes-femmes mais recherchent plutôt une complémentarité

¹ Abonnement à 4 numéros, pour une année, 16 € par prélèvement automatique, 20 € par chèque, et 33 € pour deux ans (8 numéros), par chèque. Tous les hors-série ou anciens numéros sont à 6 €.
Site : www.gldf.org

qu'elles vivent avec plus d'aisance, sans doute, que leurs homologues Maçons.

Marie-Dominique Massoni parle de noces mystiques. En effet, sans femmes dans une Loge, la magie de l'Un n'apparaît pas... ce qui ne signifie pas, encore une fois, que les Loges constituées uniquement de Frères ou uniquement de Sœurs ne soient pas de grande qualité : j'en connais, et non des moindres...

Irène Mainguy - dont nous connaissons tous la qualité et l'abondance de ses ouvrages - met bien l'accent sur le fait qu'en Loge, il n'y a plus de concept de sexualité mais simplement des chercheurs et des chercheuses qui travaillent ensemble, qui vibrent ensemble, qui partagent leurs visions en s'enrichissant mutuellement, pour approcher de la Connaissance et de la Vérité. Depuis 37 ans que j'ai été initiée, j'ai toujours considéré que des pensées autres qu'intellectuelles, spirituelles et affectives saines, seraient incestueuses ! Ne soyez pas choqués...

Ces articles sont d'une grande diversité et c'est ce qui fait leur intérêt. Des hommes et des femmes y ont collaboré et leurs regards constituent un prisme dont les couleurs peuvent se rejoindre dans la lumière invisible de l'Unité.

Encore un numéro à ne pas manquer.

Les Editions Liber Faber poursuivent leur avancée ascendante avec des publications toujours aussi remarquables. Une maison qui recherche ostensiblement le qualitatif plutôt que le quantitatif et qui sélectionne avec soin ses auteurs.

Deux ouvrages complémentaires viennent de paraître, écrits par le même auteur, Gérard Baudou-Platon, l'un consacré à **L'Apprenti** *du Rite Ancien et Primitif de Memphis Misraïm, Voie orientale, Voie d'Evei²*, l'autre au **Livre de l'Apprenti** dans le même Rite³.

Des Livres de l'Apprenti, ce n'est pas ce qui manque dans le paysage de la publication maçonnique ! L'intérêt de ces livres - qui

² 2017, 333 pages (tiens !), 30 €

³ 2017, 208 pages, 20 €

comportent plus de 500 pages à eux deux – c'est leur complétude. En effet, dans le premier, l'auteur ne se contente pas de retracer l'historique du Rite mais témoigne à quel point il peut être une Voie d'Eveil. Pour cela, il s'appuie bien évidemment sur les symboles, non seulement spécifiques à la littéralité des rituels maçonniques, mais il élargit son étude à la théurgie, à l'alchimie, aux techniques orientales de méditation, dans une approche tout ensemble globale et holistique de l'humain.

Les 90 degrés spécifiques aux rites égyptiens sont évoqués dans leur montée en puissance vers la Connaissance, dans cette quête de sagesse qui doit habiter le Maçon. Gérard Baudou-Platon s'attarde sur certains de ces degrés, ce qui le mène naturellement à évoquer les philosophes grecs et les sages égyptiens.

Nombreuses sont les citations de grands penseurs occidentaux comme orientaux pour appuyer sa certitude d'universalité de la maçonnerie égyptienne dont la richesse des symboles et des outils dans le Temple est sans égale. Le Naos n'est-il pas universel dans tant de traditions ? Et l'omniprésence de la Lumière n'est-elle pas au cœur de la plupart des civilisations avec l'adoration, en particulier, de sa source : le soleil ? L'auteur nous le rappelle au long des pages avec beaucoup d'érudition et suivant ce système des correspondances si cher à Jung. Et le Nombre d'Or n'est-il pas la clé de l'Univers ?

Cet ouvrage se lit tranquillement, lentement, afin de s'en imprégner et de méditer. Il s'achève sur un ensemble d'annexes informatives (liste des degrés, documents célèbres, rituel du solstice d'été décrypté, rituel celte, etc.) pour s'achever sur de superbes reproductions en quadrichromie d'œuvres d'Annie Matsunami.

A lire paisiblement comme on savoure lentement un bon vin.

Le second volet de ce diptyque est indissociable du premier puisqu'il reprend les rituels du grade d'Apprenti aux Rites égyptiens, en les commentant, en les enrichissant d'une réflexion sensible et sensée, le tout précédé d'un long chapitre sur les composantes essentielles du Rite depuis Cagliostro.

A offrir à tout nouvel Apprenti initié aux Rites égyptiens

Puisque nous venons d'évoquer Cagliostro, il a été publié, toujours chez Liber Faber, un ouvrage sur ce personnage énigmatique, **Cagliostro. Une vie d'errance**⁴, de Alain Queruel.

⁴ 2016, 390 pages, 25 €

A ma connaissance, il n'existe aucune étude aussi complète (390 pages) de cette figure si controversée, emplies de contradictions, mais qui nous a laissé un héritage impérissable.

L'ouvrage, bien que très documenté, très riche, très inscrit dans l'histoire complexe de la maçonnerie depuis trois siècles, demeure d'une lecture aisée et nous apprend progressivement à mieux cerner cet homme ambigu qu'était Cagliostro, à travers son histoire personnelle parfois rocambolesque, l'histoire de son époque, l'importance accordée à l'alchimie opérative et enfin et surtout l'immense apport qu'il a transmis à la maçonnerie de caractère spirituel en dépit de toutes ses errances. Le personnage demeure atypique pour le grand public, certes, pour les Maçons aussi d'ailleurs, mais ce qui importe c'est son héritage, et Alain Quernel nous le livre avec beaucoup d'intelligence et de modération, s'en tenant aux faits, ce qui ne l'empêche pas d'avoir son propre regard sur les événements.

Ce livre est une somme et je pense qu'il a dû réclamer des années de travail et de recherches pour aboutir à ce texte accompli.

Incontournable pour les Maçons pratiquant les rites égyptiens.

Pour en finir (provisoirement) avec les publications de Liber Faber, je voudrais recommander un ouvrage de Alain Mothu, **Etonnants Francs Maçons**⁵, qui nous livre en un brillant kaléidoscope, des informations prépondérantes et parfois étonnantes, sur plus de 80 maçons de toutes obédiences : très connus, connus, moins connus... Les anecdotes ne manquent pas et la lecture de ce panégyrique lève bien des idées reçues.

C'est drôle, c'est sérieux, scandé d'illustrations elles aussi drôles, sérieuses. Un régal car Alain Mothu nous décrit ces hommes et ces femmes en s'appuyant sur une documentation imparable, concise, mettant en exergue la diversité de ces personnalités, et démontrant ainsi que la maçonnerie ne façonne pas un seul type d'initié mais que la diversité prévaut et témoigne de sa richesse.

Un livre que l'on devrait tous avoir dans nos bibliothèques, ne serait-ce que pour y piocher de temps en temps, voire souvent, des informations qui pourraient heureusement nous étonner.

⁵ 2016, 368 pages, 25 €

Spécialiste des phénomènes de sorcellerie et de mystères mythiques, **Charles LANCELIN** (1852-1941) avait donné le 9 décembre 1912 à « l'Institut de Recherches Psychiques de France » une conférence à l'intitulé *sulfureux*, au moins en apparence. Cette conférence vient de donner lieu à l'édition d'un ouvrage publié par un jeune éditeur attaché à la vulgarisation des savoirs liés à l'ésotérisme et à la spiritualité⁶ sous le titre **MES RAPPORTS AVEC LE DIABLE** et portant en sous-titre *Coups de sonde dans le Mystère*⁷.

On peut comprendre sans peine que Monsieur Lancelin qui produisit une œuvre abondante et participa en son temps à de nombreuses revues fit l'objet de moult déboires et accusations, principalement celle de « *sataniser avec le diable* ». Horreur et damnation ! Bien sûr, on découvre dès une première lecture de ce livre qu'il ne s'agit pas, pour l'auteur, d'une soumission au diable (pas plus que d'une sorte de pacte propre à évoquer le souvenir du docteur Faust...), mais d'une étude poussée sur la recherche inaboutie du Diable. Ainsi, en conclusion des cinq tentatives qu'il fit pour le rencontrer et qu'il nous conte ici, non sans quelques touches de distanciation et d'humour, il admet le résultat négatif de ses *enquêtes* et se rapporte à *l'Évangile* qui nie par la bouche même du Christ son existence contrairement aux « *religions occidentales qui affirment catégoriquement son existence* ». Et, il poursuit en se posant la question « *Comment se fait-il que nous, psychistes et occultistes, qui nions l'existence du démon, on nous accuse de pactiser avec lui ?* ».

19 planches réparties au fil des pages évoquent quelques-unes des représentations symboliques du Diable à diverses époques : en Égypte, dans la Bible, dans la Kabbale, dans les religions orientales et occidentales, chez les fétichistes, les satanisants, les lucifériens, les occultistes, dans le Tarot, dans les grimoires, dans la sorcellerie, dans le Sabbat, chez les exorciseurs, dans la féerie, dans la légende, dans le roman, dans les cauchemars, dans les pentacles et, enfin, dans les croyances contemporaines. Réalité ou pas, le Diable a traversé les temps et Charles Lancelin n'a pu le croiser. Nous, non plus.

⁶ Éditions Ether & Égrégore, 9, rue de la Libération, Le Tremblay, 49520 Ombree d'Anjou (editions.ether.egregore@gmail.com).

⁷ Août 2017 – 340 pages, 20 €.

D'une collection de livres didactiques édités depuis 1995 par *Oxford University Press*, **Stéphane Krief** a extrait et traduit une étude de **Joseph Dan** sur *LA KABBALE*⁸.

Cette « brève introduction », *dixit* l'éditeur, consiste en réalité en un survol fort complet de la kabbale à travers les âges, depuis les écoles médiévales jusqu'aux mouvements philosophiques qui nous sont contemporains. La grande majorité des lecteurs de notre revue sont au fait du cabalisme qui est au nombre des grands courants de la pensée spiritualiste. La question est par conséquent de savoir ce que ce nouvel ouvrage peut nous apporter de nouveau dans ce domaine. Ou bien ne serait-il qu'un aide-mémoire (un de plus, dirait-on) propre à nous rappeler les grandes étapes du mouvement cabalistique ? Ce qui n'est pas inutile en soi !

Joseph Dan nous apporte cependant des « *éclaircissements sur les nombreuses interprétations qui circulent concernant la Kabbale, dont ses liens avec la magie, l'astronomie, l'alchimie et la numérologie* ». Et, à ce moment, on peut concevoir qu'il ne s'agit point d'une *brève introduction* mais d'une étude fort complète qui embrasse des siècles de recherche aux mille facettes. La Kabbale est un véritable monument qui, s'évadant du cadre hébraïque qui le vit prendre racine, devint un système de pensée universel.

Des livres fondamentaux que sont le *Sefer Yetsira* (Livre de la Création) au *Bahir* (Livre de la Clarté) et au *Zohar* (livre de la Splendeur), la Kabbale n'a cessé de nous ouvrir, à travers ses enseignements, de multiples horizons. Elle n'est pas justement un enseignement figé dans une époque et une culture, mais, ses ramifications s'étendent sur tout le monde judéo-chrétien. Elle a fécondé tant les écoles rabbiniques anciennes que « *la chrétienté, les néoplatoniciens, la franc-maçonnerie et le New Age* ».

Ce tour d'horizon très documenté donne au cabalisme, grâce à cet ouvrage, un relief historique singulier qui en fait un mouvement universel et intemporel.

⁸ Édition Jean-Cyrille Godefroy. Juillet 2017. 160 pages, 15 €.

Les symboles sont autant de balises qui jalonnent la marche de l'humanité et qui se sont rendus indispensables à la compréhension du monde. Aussi, que soit remercié **Daniel Boucard** de nous présenter **LES SYMBOLES DANS L'ART POPULAIRE** ⁹, ouvrage qui se présente sous l'aspect d'un dictionnaire dont les entrées vont de « Abeille » à « Zodiaque » et qui sont ornées de deux cent cinquante illustrations étonnantes et de dessins somptueux dont cinquante d'entre eux figurent en pleine page en noir et blanc.

L'éditeur ne manque pas de souligner que ce nouvel ouvrage de Daniel Boucard « *nous révèle toute la richesse de l'imagerie populaire* ».

Dans ce volume de lecture agréable, l'auteur a voulu nous offrir « *les principaux symboles que l'on retrouve sur les frontons ou les piliers des églises ou dans l'art populaire de nos régions ou sur les outils des Compagnons* ».

Spécialiste incontesté des outils et des métiers dans leur acception traditionnelle, voire religieuse, monsieur Boucard a exploré le sens des signes de reconnaissance des sociétés de compagnonnage, de la franc-maçonnerie, de quelques sociétés ésotériques, sans faire l'impasse sur l'héraldique, l'alchimie et l'astrologie, toutes organisations friandes et grandes *consommatrices* de symbolisme.

Les œuvres architecturales que sont les églises et autres édifices religieux, si nombreux en France et dans l'ensemble de l'Europe occidentale, témoignent d'une vaste richesse symbolique offerte à nos yeux et que décrypte ici l'auteur avec une passion non feinte.

⁹ Éditions Jean-Cyrille Godefroy, août 2017. 300 pages, 28 €.

L'Initiation Traditionnelle

www.linitiation.eu

